

LE POÈTE JOSEPH ROUSSE ET SES AMIS DE L'HOTEL FÉNELON

PRÉAMBULE

Dans une lettre du 5 mars 1870, P. Dubois, qui fut directeur du journal *le Globe* et député de la Loire-Inférieure, associait le nom de Joseph Rousse à ceux de Turquety, de Duclésieux et de « tout cet essaim surgi après et avec Brizeux dans les rayons d'or de Lamartine » et à ceux « plus en dehors » de Boulay-Paty, Hippolyte Lucas et de son « épique voisin », Emile Péhant, et auxquels justice n'a pas été complètement rendue.

Il n'ose leur promettre une compréhension plus exacte de la postérité. Et la postérité, qui estime avoir toujours mieux à faire, les a à peu près oubliés.

Joseph Rousse mérite mieux que cet oubli. Bien que son activité ait été multiforme, qu'il se soit occupé de droit civil, de poésie, de politique, de journalisme pour finir par la conservation de l'opulente bibliothèque de la ville de Nantes, on a peu écrit sur cette personnalité que trois traits caractérisent : il est chrétien, républicain à la mode de M. Thiers, et, peut-être encore plus, breton. A peine peut-on relever un article de Julien Duchesne dans les *Annales de Bretagne* de novembre 1886, et la préface — surtout la préface — que son successeur Giraud-Mangin, à la bibliothèque, plaça, en 1912, en tête de son recueil de poésies posthumes *les Germandrées* dû à la piété familiale

de sa cadette Anne-Marie et de son gendre, l'avocat et charmant aquarelliste Joseph Bridon.

Aussi doit-on rendre grâce à M. Granet, conservateur de la bibliothèque dans les années 1950, d'avoir acquis un lot de lettres de son illustre prédécesseur passé en vente vers cette époque. Ce n'est, hélas ! qu'un résidu. La correspondance de Joseph Rousse fut beaucoup plus étendue que ce qu'il en reste. Il y a néanmoins dans ces lettres assez d'indications pour se former une idée précise de la pensée et de l'action de cet élégiaque passionné pour — suivant la formule de Victor Cousin — « le beau, le vrai, le bien ».

On se propose simplement ici d'esquisser la jeunesse de Joseph Rousse, de montrer quelles influences le formèrent auxquelles il demeura fidèle alors même que ceux de qui il les avait reçues étaient morts depuis plus ou moins longtemps. Ainsi arriverons-nous à 1893, avec des lacunes que nous essaierons de colmater au passage. Puis nous donnerons brièvement les indications essentielles pour le conduire jusqu'au 19 mai 1909, date à laquelle il mourut à Paris.

ENFANCE ET JEUNESSE

S'il eut été de constitution plus robuste, il est probable que Joseph Rousse serait devenu capitaine au long cours comme son père et ses aïeux, ou officier de la marine de l'Etat comme son frère aîné Adolphe. Mais son enfance fut troublée par diverses maladies. Aussi est-ce vers la carrière du barreau qu'il s'achemina pour n'y pas demeurer — toujours pour des raisons de santé — bien longtemps attaché.

Joseph Rousse est né le 12 février 1838 au bourg de La Plaine, dans le département de la Loire-Inférieure, non loin de la pointe St-Gildas qui ferme au sud la baie de la Loire. La Plaine se trouve ainsi dans le pays de Retz dont la capitale fut Machecoul, pays qui rappelle le nom du maréchal Gilles de Rais, le compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, et celui des Gondi dont le célèbre cardinal frondeur. Quand il naquit, les souvenirs de la guerre de Vendée étaient encore vivaces, mais n'influaient guère sur le libé-

ralisme de ses parents qui n'admiraient, chez les Blancs, que certains traits de générosité, sans se montrer — loin de là — les thuriféraires de 1793.

Son père, le capitaine au long cours Adolphe Rousse, avait épousé Ernestine Griffé, fille d'un capitaine au long cours croisicais (1). Le nouveau-né reçut les prénoms de Joseph-Marie-Adolphe, fut ondoyé le jour de sa naissance, mais baptisé seulement le 22 juillet par l'abbé de Chalapin, chanoine du chapitre cathédral de Nantes. Le parrain fut Joseph Giraudeau, beau-frère de sa mère, et sa marraine Marie Viaud (de la Bertonnière), sa cousine germaine.

La famille à laquelle le petit Joseph appartenait, présentait la particularité, alors assez rare en Bretagne, d'être très religieuse, mais aussi profondément libérale. C'est dans cette double perspective que l'enfant fut instruit.

Il dut suivre l'enseignement primaire des frères à Pornic où ses parents étaient venus s'établir, puis être envoyé à Saint-Stanislas, institution secondaire qui devait exister dès cette époque à Nantes et jouir déjà d'une solide réputation. Il s'y serait fait remarquer par l'excellence de sa conduite, son travail sérieux et régulier et ses aptitudes marquées pour la philosophie (2).

(1) « Pierre Griffé et Marie-Madeleine Raphaël ont eu de leur légitime mariage une fille (leur 3^e fille), née au Croisic le 23 juin 1810, à 11 h. du soir, Elle a été baptisée le 24 à 8 heures du matin et a reçu le prénom d'Ernestine. Elle a été nommée par Michel Papin, son cousin germain et demoiselle Caroline Bloyet, sa cousine germaine.

« Le 20 septembre 1835, à 3 h. du soir, Ernestine Griffé, âgée de 25 ans 2 mois et 27 jours, fille de Pierre Griffé, capitaine au long cours, et de dame Madeleine Raphaël, a été à la^e mairie du Croisic faire enregistrer son mariage avec Adolphe Rousse, capitaine au long cours du bourg de La Plaine, fils de Michel Rousse, capitaine au long cours, et de dame Michelle-Modeste Hilleret. Le 22 du même mois ils ont eu la bénédiction nuptiale à minuit dans l'église du Croisic. Elle est partie pour La Plaine le 11 octobre 1835 (*). » (Extraits du livre de famille Griffé, communiqués par Mme Benoist, fille aînée (Jeanne) de Joseph Rousse et de Marie Rousselot).

(*) Adolphe Rousse, le capitaine au long cours, né en 1808, mourut le 17 avril 1860 à Pornic. Son père, Michel Rousse, était né le 23 octobre 1766 à La Plaine. — Michelle-Modeste Hilleret était née à La Plaine le 6 décembre 1772 et y mourut le 8 avril 1847. — Ernestine Griffé devait mourir à Pornic le 21 octobre 1882, ayant survécu vingt-deux ans à son mari. (Communication d'Alfred Gernoux, d'après les notes manuscrites de Joseph Rousse : *Notes sur les familles Rousse et Hilleret*, 6 p.)

(2) Voir lettre adressée le 31 décembre 1866 par T. Bouvau, son ancien professeur de philosophie, retiré au petit séminaire des

Bachelier ès lettres, il fut envoyé continuer ses études à Paris.

Ses parents avaient obéi à une double préoccupation en choisissant la capitale.

Tout d'abord les études de droit n'avaient pas alors la réputation d'être très absorbantes. Elles laissaient beaucoup de loisirs, permettant bien des entraînements. Sans doute les parents de Joseph Rousse avaient-ils de fortes raisons de croire à la moralité de leur fils. Mais surtout ils tenaient à ce que celui-ci demeurât attaché aux sentiments religieux qui étaient comme la vie profonde de leur famille.

Or il se trouvait que la mère du jeune bachelier (il avait dix-sept ans) avait eu comme amie d'enfance au Croisic la femme d'un avocat au conseil d'Etat et à la cour de cassation, Henri Hardouin (3), dont les sentiments correspondaient absolument aux siens. Les Hardouin étaient solidement chrétiens et, en politique, libéraux. Ils habitaient « une maison tranquille » du quartier Saint-Sulpice.

Joseph Rousse y fut accueilli, dira-t-il lui-même, « à bras ouverts ».

Les Hardouin se chargèrent de le recommander aux patrons de l'hôtel Fénelon, rue Férou, où l'on ne recevait que des jeunes gens d'indéniable catholicité, fortement attachés aux pratiques de leur religion et désireux de s'avancer dans les voies du salut. L'hôtel était d'ordinaire comble et il était assez difficile d'y être admis.

Grâce aux Hardouin, tout alla au mieux.

En politique, les convictions de ces jeunes gens étaient fort tranchées : la plupart demeuraient légitimistes, parfois orléanistes ou bonapartistes. Mais tous étaient imbus d'idées sociales et de progrès ouvrier.

Il n'y avait guère que vingt ans que Frédéric Ozanam,

Couëts, près de Rezé, sur la rive gauche de la Loire, à qui Joseph Rousse avait envoyé un exemplaire de son premier recueil de poésies, *Au Pays de Retz* : « ... le souvenir de cet ancien élève que j'aimais tant... Je vous savais philosophe, etc. »

(3) Il est probable que Henri Hardouin était originaire lui-même du Croisic. Ce nom se retrouve fréquemment dans l'état civil de cette commune.

le fondateur des Conférences Saint-Vincent-de-Paul était mort et son influence perdurait. Le P. Lacordaire avait encore devant lui quelques années d'existence.

Tous les jeunes gens qui prenaient pension à l'hôtel Fénelon appartenaient au cercle des étudiants catholiques où ils entendaient des conférences et prenaient part aux distractions théâtrales qui s'y donnaient. Cercle médiocrement organisé, si l'on en croit un des amis de Joseph Rousse, où même les conférences ne valaient pas toujours d'être entendues.

Cela ne les empêchait pas de constituer, à l'hôtel même, des groupes plus restreints et plus sympathiques, des groupes de prières : l'un d'entre eux, celui auquel s'agrégea Joseph Rousse, reconnaissait l'autorité d'un tout jeune homme (il n'avait qu'un an de plus que lui), Léon d'Arbois de Jubainville.

Grâce à son neveu, P. d'Arbois de Jubainville, archiviste paléographe et fils de l'éminent celtologue Henri d'Arbois de Jubainville, qui m'a fait l'honneur de m'écrire le 14 septembre 1952, du château de Jubainville (4), où il était en vacances, il m'est possible de donner, en reproduisant la presque totalité de sa lettre, une idée précise de l'existence de ce jeune homme, qui ne tardera pas à entrer dans les ordres.

... Mon oncle Léon d'Arbois de Jubainville, ...après de brillantes études au lycée de Nancy (il avait en rhétorique remporté le prix d'honneur), était venu à Paris pour préparer la licence en droit. En mai 1857 il a passé l'examen du surnumérariat de l'Enregistrement et fut par la suite admis dans ce poste. Alors il habitait à Paris dans l'hôtel Fénelon, rue Férou, tout près de l'église Saint-Sulpice. C'est là qu'il s'est lié avec les jeunes Castanier, de Fériet et Joseph Rousse. J'ai eu entre les mains cette année les copies de lettres adressées à mon oncle par plusieurs de ses amis de jeunesse, ...et je ne crois pas qu'il y ait eu des lettres de Joseph Rousse.

Après avoir obtenu sa mise en disponibilité en novembre 1859, Jean-Marie-Léon d'A. de J. est entré immédiate-

(4) Près de Ruppes, dans le département des Vosges.

ment dans la communauté des frères de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris. Cette congrégation, où il a reçu la dignité de procureur général, s'adonnait à l'instruction et à l'amélioration de la classe ouvrière par l'éducation de ses jeunes membres. Mon oncle a été ordonné prêtre le 30 mai 1863. En 1865 il avait la charge de la maîtrise du patronage de la ville d'Angers, sous le vocable de N.-D.-des-Champs. Le 25 janvier 1868 il entra dans sa 32^e année étant né en 1837. A la fin de 1870, il remplit les fonctions d'aumônier dans un camp de prisonniers français, dans le nord de l'Allemagne, puis en Suisse. Après de longs séjours à Vaugirard, Léon d'A. de J. a été envoyé dans l'automne de 1876 à Saint-Etienne. A la fin de 1876, il tomba sérieusement malade ; il y est mort le 9 février 1877.

Léon avait une sœur religieuse du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique à Nancy (5) ; deux autres de ses sœurs imitèrent leur aînée et furent dominicaines, l'une Marie à Epernay, puis après 1901 à Ciney en Belgique ; l'autre, Marguerite, à Neuilly, puis à Valladolid.

Dernier détail : le frère aîné de l'abbé Léon, qui était mon père, après avoir été 28 ans archiviste de l'Aube, est devenu professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France et membre de l'Institut en 1884 ; il est mort à Paris en 1910... (6).

On aura l'occasion de voir dans la suite que le groupe que dirigeait Léon d'Arbois de Jubainville ne se limitait pas à L. Castanier et A. de Fériet ; mais ce sont les seuls dont quelques lettres, avec deux lettres de ce directeur sans autre autorité que celle de son rayonnement religieux, se sont retrouvées dans le dossier de la bibliothèque de Nantes.

Chez les Hardouin, où il était toujours accueilli avec bonté, Joseph Rousse se lia d'amitié avec leur petite-fille Marie Delorme, dont il a tracé un charmant portrait.

(5) Cette religieuse (v. *infra*, p. 56) s'efforcera, après la mort de son frère, de réunir les souvenirs qu'il avait pu laisser dans l'esprit de ceux qui l'avaient fréquenté pour en rédiger une sorte de mémorial destiné à l'édification de ses neveux. (M. P. d'Arbois de Jubainville n'en a pas eu connaissance).

(6) A la suite de la retraite de Henri Gaidoz, qui avait fondé la *Revue Celtique* en 1870, Henri d'Arbois de Jubainville en devint le directeur, à partir du 7^e volume. Parmi les collaborateurs de cette revue, il est utile de citer Joseph Loth, E. Ernault et G. Dottin.

... Mademoiselle Marie Delorme était un peu plus âgée que moi. Je la revois encore à une soirée où sa grand'mère m'avait conduit avec elle, chez des amis, dans l'hôtel Boulay de la Meurthe, à l'angle des rues Bonaparte et de Vaugirard. Elle était grande, élégante dans sa robe de tarlatane blanche et rose, animée par la danse, brune avec des joues fraîches et des yeux pétillants de gaieté... Nous avions des goûts communs de littérature et d'art et nous nous plaisions à causer des chefs-d'œuvre qu'on nous apprenait à connaître... (7).

Licencié en droit en 1858, Joseph Rousse rentra au logis familial, qui n'était plus au bourg de La Plaine, mais dans le charmant port de Pornic, seconde capitale de l'ancien duché de Retz. Il ne s'y attarda que quelques mois, se réservant d'y revenir fréquemment pour des séjours plus ou moins brefs, que la maladie allongea d'ailleurs plus qu'il ne l'aurait désiré.

JOSEPH ROUSSE A NANTES

Dès le 26 février 1859, Joseph Rousse se fit inscrire comme avocat stagiaire au barreau du tribunal civil de Nantes (il y sera inscrit comme titulaire le 6 novembre 1862).

Entre temps, son père était mort le 17 avril 1860. Il en éprouva une peine profonde, tellement il était attaché à tous les devoirs familiaux dont il était charmé. La grande maison de la route de Paimbœuf abritait désormais sa mère et ses sœurs. Car son frère aîné Adolphe, l'officier de marine, possesseur d'un réel talent d'aquarelliste, qui

(7) *Une Bretonne d'adoption (Madame Vesco)* ms. de Joseph Rousse, Bibl. mun. Nantes. Ce manuscrit doit avoir été composé très peu de temps après la mort de Marie Delorme, survenue à la villa Kereven, près de Paimpol, au mois de mai 1905. — Marie Delorme était née à Amiens, rue des Capucins, n° 5, de Jean-Paul Delorme, professeur de mathématiques au collège de cette ville, et de Madeleine-Claudine-Elise Hardouin, le 30 décembre 1836. Elle devait épouser le fils du général Vesco. — Joseph Rousse, qui l'avait perdue de vue, la revit avec bonheur quand son mari eut été nommé receveur particulier des finances à Quimper où les Hardouin les rejoignirent plus tard. Léon DUBREUIL, *Une amitié de Joseph Rousse : la romancière Marie Delorme. Les Cahiers de l'Iroise*, 1959, n° 3, pp. 123 à 133.

devait mourir célibataire à l'âge de quarante-quatre ans, n'y venait qu'à l'occasion de ses congés.

Joseph Rousse était à peine installé à Nantes qu'il reçut de Léon d'Arbois de Jubainville une lettre datée de Paris le 11 avril 1859, qu'il est intéressant de reproduire. Elle nous fait mieux connaître en quoi consistait ce groupe de prières de l'hôtel Fénelon, dont il ne semble pas que les membres aient été particulièrement moroses.

Paris, 11 avril 1859.

Cher petit (8). Combien je te demande pardon d'avoir oublié que c'était ta fête le 19 du mois dernier (9) ; j'aimais tant te la souhaiter autrefois. Je le reconnais, je suis inexcusable, mais l'affection efface tout, même les crimes de lèse-Rousse, par conséquent je me regarde comme absous.

Depuis que je ne t'ai écrit, une modification importante s'est produite dans mes projets : il est probable que je n'entrerai pas chez les P. Jésuites, mais chez les Bénédictins, non pas ceux de Solesmes, mais les Bénédictins prêcheurs de la Pierre-qui-Vire (Yonne) (10).

Prunier a passé son 3^e examen avec 4 boules blanches, mais il avait tellement travaillé, qu'il s'est rendu malade. C'est à ce point qu'il a été en danger et qu'il a renoncé à peu près au doctorat et qu'il songe même à entrer dans mon administration : que ne puis-je lui céder ma place !

Tu serais bien gentil, cher petit Joseph, de m'envoyer des numéros de ce journal où tu écris (11) : je serais si content de lire ton article et d'en communiquer le plaisir à maints amis. Te rappelles-tu qu'autrefois tu me lisais tes

(8) Qu'on n'oublie pas que Léon d'Arbois était né en 1837 et Joseph Rousse en 1838. Mais Léon d'Arbois de J. n'avait pas encore vingt ans qu'il assumait une sorte de magistère auquel ses camarades se soumettaient sans difficulté.

(9) Le 11 avril est le jour de la fête de saint Léon pape. C'est sans doute en pensant à la fête de son patron que Léon d'Arbois se rappela son oubli et voulut le réparer sans retard.

(10) Le monastère bénédictin de la Pierre-qui-Vire (congrégation de Saint Maur) est situé sur le Trinquelin, sous-affluent de l'Yonne, au sud d'Avallon, sur les premières pentes du Morvan, commune de St-Léger-Vauban, canton de Quarré-les-Tombes. On sait que Léon d'Arbois se décida finalement pour les frères de St-Vincent-de-Paul.

(11) Pas encore marqué politiquement, il se peut que Joseph Rousse ait donné son premier article au journal *l'Espérance du Peuple*. Mais le journal où il sera *persona grata* est le *Phare de la Loire* où il possédait un bon ami, Charles Robinot-Bertrand.

œuvres et que je les écoutais avec tant de plaisir ? L'encre d'imprimerie ne pourra qu'ajouter à cet attrait.

Lambey t'a écrit, je crois, tout dernièrement. Il t'a proposé une petite association de prières composée de 3 invocations à saint Joseph. Je participe moi aussi à cette union de prières que bien certainement tu as acceptée.

De Fériet est toujours surnuméraire à la préfecture de Nancy et avocat stagiaire, et, à ce titre, placé sous la coupe de mon père qui préside la conférence des avocats.

L'hôtel est toujours aussi peuplé, mais depuis que j'ai perdu mes chers et bien aimés amis de cœur, je n'ai plus voulu faire de nouvelles connaissances et je vis à peu près en sauvage, ne causant plus à personne qu'à table, et n'allant voir personne, bien que les nouveaux paraissent bons enfants.

Pater Tibergias est de retour, mais on le rencontre rarement, comme toujours.

Le Cercle ne fait que croître et embellir. La conférence de philosophie de l'abbé Noirot compte environ 30 assidus. On a organisé une société dramatique, qui donne des vaudevilles et des charades, voire même des pièces de mer (*sic*, vers).

Sumien [?] a composé pour une séance présidée par le nonce apostolique une pièce de vers fort gentille pour le pape, et, un mois après, le pape envoyait un camée dans un écriin à ses armoiries.

M. Gebhardt (12) a fait une pièce qu'on a jouée au cercle et qui était bête à manger du foin.

Du reste, je n'ai pas assisté une seule fois depuis le commencement de l'année aux soirées du cercle, je ne t'en parle que par oui-dire.

Adieu, cher petit, je t'embrasse bien tendrement.

L. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (13).

Bien que le dossier de la bibliothèque de Nantes ne possède plus qu'une autre lettre de Léon d'Arbois de Jubainville, devenu prêtre, il est certain que la correspondance qu'entretint avec lui Joseph Rousse fut assez active.

Malheureusement la santé de celui-ci s'altéra très vite.

(12) On a de la peine à penser qu'il s'agisse de Christian-Emile Gebhardt, auquel on doit notamment un roman qui eut de la célébrité : *Autour d'une tiare*.

(13) Bibl. mun. Nantes.

Il devait être toute sa vie un égotant, auquel les voyages étaient recommandés après guérison et plus ou moins longue convalescence. Son cabinet d'avocat était souvent délaissé et ne prospérait pas. Au cours de ses loisirs, Joseph Rousse rimait quelque poème qui s'ajoutait à d'autres poèmes plus anciens et auxquels s'ajouteraient les poèmes futurs. Il entretenait certainement Léon d'Arbois de Jubainville de son mauvais état de santé. On sait notamment qu'il parcourut la Bretagne dans un itinéraire votif qui le conduisit à Saint-Malo, au tombeau de Chateaubriand, et à Lorient, à celui de Brizeux. Mais surtout il parcourut le pays de Retz dans lequel il était né, cette portion du comté nantais que limitent le cours inférieur de la Loire, l'océan Atlantique, de la baie de ce fleuve au ruisseau du Dain, reste singulier du bras de mer qui entourait des îles au fond de la baie de Bourgneuf, dont la principale était l'île de Bouin. De l'écluse du Collet, en suivant le pied de faibles hauteurs, on atteint Machecoul, qui fut la capitale du duché, et le lac de Grandlieu. À l'est la limite est plus indécise : elle peut à peu près coïncider momentanément avec le cours de l'Achenau, mais le pays de Rezé, sur la rive gauche de la Loire, appartient au pays de Retz : Rezé en est la capitale à l'époque gallo-romaine.

Ainsi se prépare doucement le premier recueil de poésies que publiera Joseph Rousse chez ses amis nantais, les libraires-éditeurs Vincent Forest et Emile Grimaud (le second étant le gendre du premier). C'est sans doute par Emile Grimaud que Joseph Rousse a, d'autre part, eu accès à la *Revue de Bretagne et de Vendée*, fondée en 1857 par Arthur de La Borderie et dont Emile Grimaud était le secrétaire général. Joseph Rousse y écrira sous son nom ou sous le pseudonyme collectif de Louis de Kerjean (14).

(14) Voir lettre de Carou, ancien juge de paix de Pornic, dont, sous le nom de Louis de Kerjean, Joseph Rousse avait rendu compte d'un ouvrage dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Carou s'était rendu chez la mère de Joseph Rousse pour lui demander de prier son fils de remercier pour lui ce Louis de Kerjean (lettre de Carou du 22 février 1868). — Voir aussi Edmond BIRÉ, *Mes Souvenirs, 1846-1870*, où on peut lire, p. 255, qu'il faisait chaque mois dans cette revue la chronique des livres « sous cet autre pseudonyme Louis de Kerjean », pseudonyme collectif. Son pseudonyme ordinaire était Edmond Dupré.

Il est certain que Joseph Rousse a tenu Léon d'Arbois au courant de son existence de valétudinaire, de poète et de publiciste et qu'il a conservé plusieurs années la curiosité de ses amis de l'hôtel Fénelon.

On en trouve la preuve dans cette seconde lettre, qui émane de son « principal ami de cœur », celui qui est devenu l'abbé d'Arbois.

Paris, 1^{er} mars 1865.

Cher Joseph. Je te remercie d'avoir pensé à m'écrire. Quel dommage que tu demeures si loin et que je ne puisse t'aller voir. Ta lettre m'a attendu plusieurs jours, sans quoi je t'aurais écrit plus tôt : elle a dû arriver avant-hier à Vaugirard, et c'est seulement ce matin qu'on me l'a remise. Pauvre ami, que je te plains d'être malade surtout d'une maladie telle que tu sois réduit à l'inactivité intellectuelle.

Te rappelles-tu tes petits vers si gentillets et tes idées subversives ? Et nos promenades critiques au Luxembourg, et tes artistiques conversations avec de Fériet, et tes chicanes avec Lambey, et tes méchantes plaisanteries sur le bon Prunier, et les calmes, paternelles et posées sentences d'Ernest Bridon (15) ?

Bien que fixé au pavé de la capitale, et condamné depuis

(15) Ernest Bridon, qui avait adopté la situation d'avocat, devait épouser une sœur de Joseph Rousse, Marie. Ils habitaient Pornic et eurent plusieurs enfants, tous morts jeunes, à l'exception d'un garçon, Joseph. En 1880, Ernest Bridon, veuf depuis deux ou trois ans, se présenta au conseil général de la Loire-Inférieure pour le canton de Pornic, comme candidat légitimiste. Joseph Rousse, qui représentait ce canton depuis 1871 et qui, après le vote par l'Assemblée Nationale de la Constitution de 1875, avait pris l'étiquette de républicain constitutionnel, avait décidé en mars 1880 de ne pas se représenter. Il soutint la candidature de son cousin Chollet, maire de Pornic, candidat républicain modéré, et fit campagne en sa faveur. Ernest Bridon attendit le dernier jour de la campagne électorale pour se présenter. Joseph Rousse fut d'autant plus peiné de l'attitude de son beau-frère que le parti légitimiste lui avait fait savoir, sans doute en raison de sa protestation contre les décrets du 29 mars 1880, que, s'il se représentait, on ne lui opposerait pas de candidat. Chollet fut d'ailleurs élu le 1^{er} août 1880 par 1.011 voix contre 681 données à Ernest Bridon. (*Phare de la Loire*, 21 juillet 1880 ; *l'Espérance du Peuple*, 26 et 27 juillet 1880 ; le *Français*, 25 et 26 juillet 1880). — Les rapports d'affection entre Joseph Rousse et Ernest Bridon ne furent pas sérieusement altérés. Quelques années plus tard Joseph Bridon, fils d'Ernest et de Marie Rousse, épousa sa cousine germaine Anne-Marie, la cadette de Joseph Rousse et de Marie Rousselot. Cf. *infra*, note 67 *in fine*.

neuf ans à gâter mes semelles du 1^{er} janvier à la Saint Sylvestre, j'ai perdu de vue, dans un domicile pourtant si central, plusieurs de nos bons amis que j'aime pourtant bien et pour lesquels je prie. Je suis sans nouvelles de Castagnier depuis trois ou quatre ans, de Surcouf depuis le même temps. Prunier va beaucoup mieux. Lambey a fait une partie de son séminaire avec moi, il est vicaire à Troyes et deuxième aumônier du patronage. De Fériet étudie sérieusement la peinture et réussit fort bien. Il a perdu sa mère qui a laissé un bien grand vide ; il vient quelquefois chez la comtesse de Murinais : son adresse à Nancy est toujours rue Bailly, 7.

Quant à M. l'abbé d'Arbois, il est prêtre depuis 18 mois et aumônier de l' « Association des Jeunes Ouvriers de Notre-Dame-de-Nazareth », boulevard Montparnasse, n° 102, où il a son domicile. Il est en outre 4^e aumônier de l'orphelinat, sis à Paris-Vaugirard, ex-rue des Vignes, 44, aujourd'hui chemin du Moulin, n° 1.

Dans notre patronage d'ouvriers qui compte près de 200 jeunes gens d'une vingtaine d'années, une sorte de cercle, mais un cercle bien autrement organisé que celui des étudiants !!! nous avons un grand nombre de Bretons, surtout des environs de Nantes. Ce sont ordinairement nos meilleurs jeunes gens.

Voici la fin de mon papier.

Profite de ta maladie pour te sanctifier en offrant ton ennui au Bon Dieu, *autrement tu perds ton temps à souffrir*. Nous voici entrés dans le mois de s. Joseph ; profite-en ; quant à moi je tâche de lui être très dévot, je réciterai ses litanies tous les jours, et tu n'y seras pas oublié. C'est ton patron ; aie confiance en la Sainte Vierge, et en lui.

Adieu, cher malade, deviens un saint malade.

Je t'embrasse du fond du cœur, bon Joseph, prions l'un pour l'autre. L. D'ARBOIS, pr. (16).

L' « inactivité intellectuelle » de Joseph Rousse n'était cependant pas totale. S'il devait s'éloigner de Nantes — ce qu'il fit à peu près constamment depuis 1863 — il lui restait, au moins dans les moments de rémission, la possibilité de rimer et de « ciseler » les délicates pièces de vers qu'il publiera à la fin de 1866, avec la date de 1867, chez Forest et Grimaud sous le titre *Au Pays de Retz*.

(16) Bibl. mun. Nantes.

Tout comme Léon d'Arbois de Jubainville il avait perdu le contact avec la majeure partie de ses amis de l'hôtel Fénelon. Il avait conservé cependant une certaine préférence pour L. Castagnier, bien que le Breton de La Plaine et le Méridional d'Alais (on n'écrivait pas alors Alès) dussent être très différents, et orientés vers des buts différents aussi. Castagnier devait être un curieux garçon, expansif, à l'esprit nébuleux, mais — ce qui avait plu à Joseph Rousse — d'une incontestable piété.

Il ne pensera vraiment à Fériet que plus tard, son souvenir ayant été réveillé par la lettre précédente de l'abbé d'Arbois et si ses relations avec le Nancéien peuvent paraître plus étroites, c'est, on le verra, parce que la sœur de d'Arbois l'avait prié de rechercher les souvenirs de celui qui était mort à Saint-Etienne en février 1877.

C'est Joseph Rousse qui avait renoué dès 1859 avec L. Castanier en l'informant de sa récente inscription au barreau de Nantes comme avocat stagiaire (17). Celui-ci lui répondit de Genolhac (18) où il se trouvait en plein milieu familial, prolongeant ses vacances, le 10 octobre, de cette même année.

Quoique cette lettre soit longue, elle mérite d'être reproduite intégralement, car elle est révélatrice du caractère de Castanier, qui demeurait plus fidèle à ses amitiés — au moins dans les premiers moments — que d'Arbois, avec lequel il était en correspondance, mais encore avec Fériet, Surcouf, Lambey et plusieurs autres.

Genolhac, 10 8^{bre} 1859.

Mon cher ami. Votre lettre me cause un tel plaisir que je vous aurais répondu sur le champ si je n'eusse été à la veille de mon départ pour une petite excursion dans le Dauphinois, les Alpes Françaises et la Grande Chartreuse résolue subitement avec six de mes amis. Je suis de retour depuis un mois et je vous écris de Genolhac où je passe mes vacances dans ma famille. C'est ici surtout que je voudrais

(17) Il s'y était fait inscrire le 26 février 1859.

(18) Faut-il rappeler que Genolhac est le chef-lieu du canton le plus septentrional du département du Gard et appartient aux Hautes-Cévennes ? — L'étude du père de Castanier, à la succession duquel il était promis (notaire ou avoué ?) se trouvait à Alais.

vous avoir, vous et nos autres amis ; quelles promenades charmantes, quelles conversations intarissables nous feraient oublier pour quelques jours nos ennuis dans ces belles montagnes parmi les prairies, les torrents et les bois. A Alais, j'ai les mêmes ennuis que vous à Nantes et plus probablement, car Nantes offre plus de ressources et de remèdes. Mais je suis parfaitement résigné, l'essentiel est de ne pas me laisser aplatir par les préjugés et les mesquines et bourgeoises préoccupations, la sottise et la suffisance qui nous environnent comme un air vicié.

Mes anciens amis étant encore tous à Paris, je vis à peu près dans la solitude et la retraite, je m'en trouve fort bien, ainsi j'ai beaucoup de temps à donner à la lecture et à la méditation. Si je trouvais des jeunes gens qui me convinsent, généreux, moraux et bons, je les verrais avec plaisir de temps en temps, mais jusque-là je continuerai le régime actuel. Du reste je crois qu'il m'attire la confiance et l'estime de tout le monde, mais ceci est subsidiaire.

En dehors du droit dont je m'occupe trop peu, malgré mon assiduité à l'étude de mon père, je continue un travail philosophique auquel m'ont conduit de longues lectures et réflexions (*sic*) de ces dernières années. Il y a deux ou trois mois, j'ai enfin accouché d'un plan très sommaire qui embrasse le petit faisceau d'idées que je travaille à élucider et à définir. Maintenant toutes mes lectures et réflexions se groupent autour, j'ai commencé des notes et je continuerai ainsi à mes moments perdus jusqu'à extinction de chaleur vitale. Quand je serai mort, je porterai le tout à d'Arbois qui sera alors père Tharsier [?] chez les bénédictins ou dominicains et je lui dirai de faire examiner mon travail par ses confrères et, s'il a le sens commun, de le mettre en ordre et de le publier.

Je ne suis pas aussi avancé que vous dans notre carrière du barreau ; quoique inscrit sur le tableau, je n'ai pas encore débuté, mais en revanche je suis très souvent consulté ici par les paysans et j'ai déjà fait un grand exploit en réconciliant deux plaideurs sur le point d'en venir aux mains devant le tribunal.

Puisque vous écrivez de temps en temps dans les journaux, envoyez-moi des exemplaires qui renferment vos articles, à mon tour, je vous promets quand j'aurai terminé mon œuvre philosophique et dans une vingtaine d'années de vous envoyer un exemplaire. Je m'occupe aussi d'écono-

mie politique et sociale, j'ai encore un plan sur ces matières.

Dans le présent ici, à Genolhac, je passe beaucoup de temps en promenades et en babillages avec mes parents, cousins, oncles et cousines, puis j'ai sur ma table et ma cheminée Domat, les Confessions de saint Augustin, Malebranche, de Cormenin, le recueil de Sirey, le Code Civil et Descartes.

Je vous recommande beaucoup le *Traité des lois* de Domat et les *Confessions* de saint Augustin.

En économie politique, vous avez peut-être lu Joseph Droz, sinon je vous le recommande beaucoup aussi.

Quoique vous soyez loin, vous verrez peut-être dans les journaux les discours de notre évêque Mgr Plantier, c'est magnifique au fond comme en la forme.

J'ai reçu aujourd'hui même une lettre de d'Arbois qui va faire une retraite pour se poser quelques questions. De Fériet m'a écrit aussi il n'y a pas longtemps ; j'ai encore à répondre à S^t Edmond et à Surcouf, mais comme j'étais plus en retard vis-à-vis de vous, c'est par vous que j'ai commencé.

Je suis à Genolhac jusqu'au 1^{er} novembre, puis à Alais jusqu'à Pâques, où je viens passer 15 jours ici. Mais où que vous m'écriviez, votre lettre me trouvera toujours.

Je vous embrasse du fond du cœur. Votre ami très dévoué à Dieu. L. CASTANIER (19).

★
★

On nous permettra une digression ou, si l'on préfère, une anticipation, car nous aurons encore à tenir compte d'une lettre de Castanier en date du 30 décembre 1866.

Bien que sa correspondance avec Joseph Rousse n'ait pas été très active, aussi bien parce qu'il était très occupé que parce que son ancien ami de l'hôtel Fénelon voyageait beaucoup pour des raisons de santé, il demeura fidèle à la promesse qu'il avait faite de lui envoyer un exemplaire de l'ouvrage qu'il méditait dès 1859. Ce fut en 1893.

Il est bien à craindre que, tel qu'il le concevait en 1859, cet ouvrage ne fut jamais écrit. Castanier eut une existence très occupée par suite de l'achalandage de l'étude qu'il hérita de son père. Il se maria, eut des enfants, se

(19) Bibl. mun. Nantes.

montra bon père de famille. Il eut, en bref, toutes les qualités du bon jeune homme qu'il avait été. Peu de temps lui restait pour mettre au point le grand travail qu'il rêvait d'écrire.

Pourtant il existe de lui, à la Bibliothèque nationale, un opuscule, un in-8° de 22 pages, qui porte précisément la date de 1893 et un titre singulier : *Les attributions de l'Etat, les langues mortes et l'évolution économique*. Nous avons demandé à M. Yves Briand, qui réside à Paris, de l'examiner et de vouloir bien nous le décrire.

Voici ce qu'il nous a écrit : « Brochure dépourvue d'intérêt ; à noter au surplus que sur ses 22 pages, nombre sont blanches puisque *Les attributions de l'Etat* vont de la page 7 à la page 15, et la seconde partie de la page 19 à la page 22 (encore celle-ci ne compte-t-elle que cinq lignes. »

Qu'en faut-il penser ? Epuisé par le travail intensif qu'il fournit à son étude, Castanier avait dû la passer à d'autres mains vers 1883. A demi-paralysé, il s'était retiré avec sa famille à Genolhac. Tout travail lui étant interdit, c'est vraisemblablement son plan sommaire de 1859, avec quelques adjonctions qu'il fit imprimer et dont il fit envoyer un exemplaire à Joseph Rousse, le 7 juin 1893.

Une lettre du lendemain, qu'il a seulement signée, l'informe de cet envoi :

Je vous envoie, mon cher ami, une brochure de moi qui résume mes pensées.

Une maladie sans souffrance m'a réduit à vivre dans un fauteuil, et à quitter les affaires il y a une dizaine d'années, mais je suis libre d'esprit et trouve là une compensation.

Je suis venu à la campagne avec ma famille et c'est de là que je vous ai envoyé hier... (20).

L'existence avait été aussi souvent cruelle à Joseph Rousse : il avait dû, pour ces raisons de santé qui ne cessèrent de contrarier ses desseins, abandonner le barreau, il avait tâté de la magistrature, avait réalisé un mariage d'amour que la mort avait brisé en 1887. Entre temps il

(20) Bibl. mun. Nantes.

avait fait de la politique, une politique issue de ses idées libérales et sociales, et avait été abreuvé d'injures. Même sa situation se trouvait-elle obérée par suite du déclin rapide de la banque Rousselot, incapable de lutter avec les agences des grandes sociétés de crédit. Il avait dû solliciter les fonctions de sous-bibliothécaire de la ville de Nantes et les avait obtenues (21). Il lui avait même fallu quitter l'appartement de la rue Lafayette (n° 11) où se trouvaient tous les souvenirs de son union et ceux de l'enfance de ses trois filles, pour venir occuper un appartement plus resserré au n° 14 de la rue Royale (22).

L'attention de Castanier à tenir une promesse vieille de vingt-quatre ans, alors qu'ils avaient depuis longtemps cessé de correspondre l'émut profondément. Il avait appris la mort de l'abbé d'Arbois et vraisemblablement celle d'A. de Fériet. Allait-il voir disparaître aussi son Castanier avec lequel il avait entretenu jadis des relations si amicales ?

Il lui écrivit longuement et se permit de lui présenter quelques objections sur le dédain qu'il montrait pour les langues mortes.

Castanier fit l'effort de lui répondre de sa main.

Genolhac, 17-6-93.

Mon cher ami. Je réponds à votre bonne lettre : quoique malade, je suis dans un état très supportable. Ma femme et ma fille de dix-huit ans sont en bonne santé et m'assistent bien ; puis, j'ai beaucoup à penser, je n'en veux pas aux langues mortes ; ce que je dis c'est pour la division du travail comme Economiste.

La vie est si courte .

Ma pensée est surtout que nous sommes dans un énorme retard. Tous les bavardages de l'histoire arrivent à établir que nous avons dans le passé quelques milliers d'années. Notre espèce sur le globe me paraît caractériser une phase géologique: les époques prennent en général des millions d'années.

(21) Il sera nommé conservateur de la bibliothèque en 1895, où il continuera l'œuvre d'un de ses prédécesseurs, Emile Péhant, pour l'établissement de son catalogue. — Sur Emile Péhant, voir notamment Léon SÉCHÉ, *Alfred de Vigny et son temps, 1797-1863*. Paris s. d.

(22) Aujourd'hui rue du Roi-Albert.

A propos de géologie j'ai un fils de vingt ans qui est élève de 1^{re} année à l'école des Mines de Saint-Etienne. Il vient ici aux vacances.

Comme j'ai des loisirs que je donne à l'économie je viens d'être admis avec quelques autres hommes répandus sur des points éloignés du globe membre correspondant de la Société d'économie politique de Paris. Votre bien dévoué,
CASTANIER.

Pardon de mon écriture : c'est de la main gauche (23).

★
★

Le premier recueil de poésies de Joseph Rousse, *Au Pays de Retz*, fut achevé d'imprimer à la fin de 1866. Mais il porte la date de 1867 (24). Il comprend trente-deux pièces d'importance très inégale. Si la poésie dédiée *A un poète sceptique* — en fait à Charles Robinot-Bertrand — ne comporte que quatre vers, qu'il est amusant de reproduire, comme une anticipation non dénuée de vraisemblance que Paul Claudel aurait pu adresser à André Gide,

En fixant mon regard sur tes vitres glacées
Qu'argentait un rayon, je songeais à tes vers,
Ils sont comme un tissu de brillantes pensées ;
Mais j'aurais bien voulu voir le ciel à travers,

plusieurs autres poèmes, tels *Près d'un dolmen* et la *Chapelle Saint-Gildas* sont assez étendus.

Dans un texte liminaire *Au Lecteur*, Joseph Rousse rapporte qu'un soir d'un certain printemps, « après avoir parcouru la Bretagne et visité les tombeaux de Chateaubriand, de Brizeux et de Boulay-Paty (25) », il traversa la Loire pour rentrer au pays de Retz, le pays de son enfance et de ses préférences : ses grandeurs, ses beautés et son charme occupèrent son esprit. « ... Depuis ce jour-là, la

(23) Bibl. mun. Nantes.

(24) *Au Pays de Retz, Poésies*, par Joseph Rousse. Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, imprimeurs-éditeurs, 4, place du Commerce, in-12 de 170 pages.

(25) Evariste Boulay-Paty, auteur d'*Elie Mariaker*, d'*Odes* et de *Sonnets*, était né à Donges (Loire-Inférieure) en 1814. Il y était mort récemment (1864).

maladie m'ayant fait des loisirs, j'ai essayé de rendre la poésie des sites et des mœurs au milieu desquels j'ai vécu. »

Qu'il y ait réussi, c'est incontestable, mais après Brizeux, qu'il reconnaît pour son maître, et tout de même à quelque distance de lui (26).

Joseph Rousse n'est, pas plus que ne l'a été Brizeux, un poète seulement élégiaque. Il possède un cœur passionné. Aussi ne manque-t-il pas, au cours de ses vers, d'affirmer ses convictions religieuses, héritées de la longue tradition chrétienne du pays de Retz, et des convictions d'un nationalisme assez étroit, héritées de Brizeux et d'Emile Péhant et qui ne feront que se développer et s'affirmer dans ses autres recueils (27).

On se bornera à reproduire à cet effet les trois dernières strophes du dernier poème de son recueil, *la Chapelle Saint-Gildas* :

... Les Français, ô Bretons, nous appelaient barbares.
Brizeux, les connaissant, leur a rendu ce nom.
Il avait vu chez eux que les grands cœurs sont rares
Et qu'un souffle de vent change l'opinion.

Dans les champs de Kerné résonnent les bombardes.
J'entends des harpes d'or aux montagnes d'Arez ;
Le son d'un cor d'ivoire a réveillé les bardes
Depuis l'île de Sein jusqu'au pays de Retz.

C'est toi qu'ils chanteront, ô Bretagne héroïque !
Pour tes cheveux blanchis, ils trouveront des fleurs.
Les Français n'ont conquis que le sol d'Armorique,
Toujours libres et fiers nous garderons nos cœurs.

★
★★

(26) *Au Pays de Retz* a été réédité en 1882. — On y retrouve les plus importantes de ses pièces dans l'édition du Centenaire (exactement vingt-trois pièces sur trente-deux. Imprimerie Coyaud, Paimbœuf, 1938), due aux soins pieux des deux filles aînées de Joseph Rousse, Jeanne Benoist et Anne-Marie Bridon. L'édition du Centenaire offre un portrait de Joseph Rousse (1838-1909).

(27) Notamment dans ses sixième et septième recueils. *Poésies bretonnes*, in-12°, Lemerre, Paris, 1882 et surtout *Chants d'un Celte*, in-16°, Lemerre, Paris, 1886.

Au Pays de Retz, comme les recueils qui suivirent, ne fut imprimé qu'à un nombre restreint d'exemplaires destinés aux membres de la famille de Joseph Rousse et à ses amis. Un peu plus tard, sous l'influence de M^{me} Riom (28), il étendra un peu ses largesses, en adressant des exemplaires de *Poësiès bretonnes*, de *Chants d'un Celte*, de *Chants de Deuil*, inspirés par la mort de sa femme à quelques écrivains en rapport avec cette Rambouillet nantaise et aussi à quelques félibres, dont il devait la connaissance initiale à Emile Péhant, l'ami de Vigny et de M^{me} Dorval, le régent de philosophie de Roumanille au collège de Tarascon (29).

Il était naturel que dans l'envoi des exemplaires qu'il fit d'*Au Pays de Retz*, il n'oubliât pas quelques-uns de ses amis de l'hôtel Fénelon, ceux auxquels il lisait d'ordinaire les vers qu'il composait. Car l'inspiration poétique l'avait enivré de bonne heure, peut-être dès le collège.

Il ne dut pas oublier l'abbé d'Arbois. Celui-ci résidait alors à Angers. Il se peut que les deux amis se soient revus et que Joseph Rousse ait remis à son bienveillant directeur de conscience d'autrefois l'exemplaire qui lui était destiné de la main à la main. Il pensa à Castanier, avec qui il avait déjà correspondu, et aussi à Fériet, auquel il ne s'était pas rappelé depuis qu'il était rentré de la capitale. A d'autres peut-être. Mais il n'a été possible de retrouver que les réponses de Castanier et de Fériet (30).

(28) Adine Broband, petite-fille de Louise Fouché, sœur du conventionnel Joseph Fouché, futur duc d'Otrante et ministre de la police sous l'Empire, était née au Pellerin en 1829. Elle épousa de bonne heure le notaire nantais Eugène Riom, qui mourut en 1895. Elle mourut elle-même à Nantes le 28 août 1899. Elle avait publié plusieurs ouvrages sous les pseudonymes de Louise d'Isole et de comte de St-Jean. — Voir Dominique CAILLIÉ, *La Poésie à Nantes sous le Second Empire*, in-8°, Tours, 1906, et *Figures de mon Pays... Le Salon de M^{me} Riom*, dans *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, 1891, et aussi Louis TIERCELIN, *Nos morts... Madame Riom*, dans *L'Hermine*, 20 septembre 1899.

(29) Léon SÉCHÉ, *Alfred de Vigny et son temps*, note 21. — Léon DUBREUIL, *Poètes bretons et provençaux*, dans *Nouvelle revue de Bretagne*, t. VII, pp. 81 et suiv.

(30) On aurait voulu connaître un peu mieux que par ses lettres la biographie d'A. de Fériet. M. R. de Fériet, docteur en droit, qui paraît être, sinon le dernier, du moins un des derniers descendants de cette grande famille nancéenne, liée de longue date avec celle des

Tous les deux se montrèrent prompts à le louer et si la lettre de Castanier fut écrite la première, c'est que l'envoi à Fériet fait pour Nancy lui arriva à Menton.

A les lire, on éprouve l'impression d'une continuité dans l'identité des esprits telle qu'elle avait été constituée à Paris, en marge de la faculté de droit.

Alais, 30 x^{bre} 66.

Cher ami. J'ai reçu il y a quelques jours votre aimable et gracieux envoi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'il m'a causé. C'est à mes yeux un très heureux privilège que cette obstinée préoccupation de certains hommes pour la recherche de la beauté. Oui « tous cherchent à échouer sur ce rocher, car il abonde en perles ». Mais combien peu prennent les vrais moyens pour y aborder, une résolution et un courage suffisants ! Combien prennent le change !

J'ai vu avec joie dans votre ouvrage le salubre et bon reflet de ces pensées qui nous sont communes et qui n'ont pas peu contribué à former et à cimenter notre amitié. Que je regrette aussi d'y voir l'empreinte de la maladie cruelle qui vous a frappé et des grandes tristesses qu'elle vous donne ! Mais courage, mon cher ami, les douleurs passent dans les âmes qui savent revenir aux vraies sources de force et de vie ; la joie reste seule, elle a le dernier mot. La joie, ce n'est pas assez dire, il faut y ajouter la gloire sereine promise à tous les chrétiens.

Vous savez mieux que moi le fond de notre foi : nous retrouvons dans toutes les choses de la vie cette trame intime : mystères joyeux, premiers épanouissements, premières perceptions des beautés qui nous entourent, et célestes pressentiments, mystères douloureux, épreuves, tribulations, angoisses de toutes sortes, inévitables pour presque tous ; mais, puis, mystères glorieux, confirmations définitives de toutes ces perceptions, de ces pressentiments, de ces intuitions premières qui avaient apporté la joie. Avec de telles espérances, des réalités si magnifiques, pourquoi tant de tristesses ?

Il est vrai que j'en parle à mon aise, n'ayant pas subi vos grandes épreuves. Quoi qu'il en soit, nous nous entendons,

d'Arbois de Jubainville qui, en 1952, habitait à Paris, 64, rue Claude-Bernard, et, en vacances, aux Eglantines, dans la commune des Clouzeaux, en Vendée, n'a pu contenter notre désir « car, nous a-t-il écrit, ni M. A. de Fériet, ni M. d'Arbois n'éveillent en moi une quelconque précision ».

je vous remercie, vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. L. CASTANIER (31).

La lettre d'A. de Fériet est d'un tout autre ton. Bien que Joseph Rousse ne l'eût connu qu'un an à Paris, il y avait entre eux une compréhension qui ne s'appliquait pas seulement aux questions religieuses. Il avait l'esprit plus souple et plus délié que celui de Castanier, un amour de la beauté et de l'art aussi temporel que spirituel. Et puis Fériet, en proie également à la maladie, se trouvait dans des dispositions plus efficaces pour mieux percevoir et comprendre les sentiments qui avaient été inspirés à Joseph Rousse.

Menton, le 5 janvier 1867.

Mon cher ami. C'est beaucoup trop tard, à mon gré, que je viens vous dire combien j'ai été touché et reconnaissant de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de vos charmantes poésies. Elles ont dû, pour me parvenir, faire un véritable tour de France, et ne s'arrêter qu'à la frontière la plus extrême de notre chère patrie. La Faculté m'a condamné à quitter chaque hiver ma ville natale (32) et à venir chercher un ciel plus clément dans une petite ville des Alpes-Maritimes qu'on appelle Menton. C'est là, mon cher ami, que votre beau volume est venu me trouver : j'ai éprouvé à le lire un charme qu'il explique et justifie assez par lui-même, mais qui augmentait encore tout ce qui m'entourait. La mer, les rochers, la brise, le murmure des vagues, tout ce que vous peignez et faites vivre dans votre ouvrage, étaient là dans la réalité, en même temps que vous m'en présentiez l'image. J'ai pu en juger de sa fidélité. Votre pays est beau, mon cher ami ; mais aussi vous savez le sentir. Cette grande voix de la nature qui chante éternellement son hymne au Créateur, et à laquelle tant d'oreilles sont fermées, vous savez l'entendre et vous en faire l'écho fidèle et convaincu. J'ai retrouvé là tout le parfum de votre âme, avec laquelle j'ai été heureux d'être en communion pendant une année. Ce temps-là m'a laissé des souvenirs bien profonds et bien doux et j'y fais souvent de longs et agréables retours. Vous le dirai-je maintenant ? J'ai cru plus d'une fois que cette

(31) Bibl. mun. Nantes.

(32) Nancy.

mémoire fidèlement conservée par mon cœur aux amis d'autrefois, tous ne me la rendraient pas également. Je chantais, mais pas si bien que vous, ma *Ballade de l'Oublié* (33); je vois, cher ami, que si je vous ai soupçonné, c'était à tort : vous m'aviez gardé une pensée dont le témoignage m'est et me restera toujours précieux. Pourquoi faut-il que ce livre qui m'a causé une si grande joie, m'ait aussi attristé par l'empreinte, hélas ! bien visible, des peines et des souffrances que vous avez endurées (34) ?

J'en savais déjà quelque chose par notre cher Castanier, et j'y prenais, mon ami, une part bien vraie et bien sympathique. En ce qui regarde votre santé, il n'y a certainement pas lieu de désespérer; votre jeunesse et votre bonne constitution (35) triompheront de secousses passagères. Pour le reste vous avez la foi et l'art : ce sont les grands consolateurs. Mais je voudrais vous voir ici, pour votre santé d'abord, puis pour voir votre imagination de poète puiser aux sources les plus riches et les plus abondantes (36). C'est

(33) Il était pour moi comme un frère.

 De celui qu'admirait mon âme,
 Aujourd'hui je suis oublié.
 Il ne m'apparaît plus qu'en rêve.
 Pourquoi ne m'oublierait-il pas ?
 L'oiseau songe-t-il à la grève
 Où se sont imprimés ses pas ?

Au Pays de Retz. La Ballade de l'Oublié (pp. 135 à 138). Cette poésie séduisit plusieurs correspondants de Joseph Rousse, entre autres le vieux poète mystique Gillot de Kerhardène (*Nouvelle Revue de Bretagne*, 1952, p. 479, et 1953, pp. 78-79). Elle n'a cependant pas été retenue dans l'édition du Centenaire.

(34) Par exemple :

Je souffre, et ma douleur est amère et profonde ;
 Mais tant d'autres meilleurs ont souffert avant moi,
 Qui, courbés sous la croix, ont traversé le monde,
 Sans jamais, ô mon Dieu, vous demander pourquoi.

Ibid. Les Couchers de soleil, datés de Pornic, 1863, p. 24.

Sur les causes des souffrances morales de Joseph Rousse, on est fort mal renseigné, sa discrétion étant absolue.

(35) Il semble en effet que la maladie ait épargné Joseph Rousse durant son séjour à Paris. Mais il ne faut pas oublier que c'est faute d'une constitution plus robuste que ses parents avaient dû faire de lui un avocat et non pas un capitaine au long cours ou, comme son frère aîné Adolphe, un officier de la marine nationale.

(36) Le vœu de Fériet va être plus qu'exaucé. Joseph Rousse ne va pas tarder à séjourner en Italie et à s'enthousiasmer pour elle, ainsi que l'avait fait Brizeux. En 1869, il publiera à Paris chez Aubry son second recueil de poésies, *Poèmes italiens et bretons* dont plusieurs avaient paru dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* à laquelle il donnait aussi des articles de prose et des critiques.

un admirable pays qui réunit tout : montagnes grandioses, végétation admirable, couleur éblouissante, sans parler de la mer, si belle dans son calme presque constant. Menton n'est qu'une petite ville, mais que j'ai choisie pour cela de préférence à Nice. D'abord, le pays est beaucoup plus beau, puis c'est la tranquillité et l'air pur de la campagne ; et c'est l'air qu'on vient chercher si loin. La température est d'une douceur extraordinaire. Je ne vois de ma fenêtre que bosquets d'orangers et de citronniers. La frontière d'Italie est à deux pas de la ville, il en est tout près aussi de la jolie principauté de Monaco, dont Menton faisait autrefois partie. Voyons, est-ce que tout cela ne vous tente pas ? Comme je serais heureux de vous voir ici et quel bon ménage nous ferions ensemble ! Je suis assez déshérité sous le rapport de la société. L'hôtel que j'habite ne renferme que des Allemands, ou, ce qui est pis, des Prussiens : il a fallu tout mon désir de me perfectionner dans leur langue, que je comprends un peu, pour ne pas chercher à m'établir ailleurs. Au reste, si ma séparation d'avec ma famille n'était pas pour moi tout ce qu'il y a de plus pénible au monde, je prendrais parfaitement mon mal en patience. Cette magnifique nature m'enchanté, et j'éprouve des jouissances intarissables à en faire chaque jour une connaissance plus entière. Malheureusement mes forces très bornées m'obligent à restreindre beaucoup le rayon de mes promenades. A la maison, ma principale occupation est le dessin et je m'y adonne avec bonheur, je pourrais presque dire passion. Avec le sort que me fait ma misérable santé, je bénis Dieu de m'avoir inspiré des goûts qui me permettent parfaitement de me passer de tous les autres plaisirs. Voilà, mon cher ami, un petit épanchement qui en appelle un autre ; c'est vous dire que je serais heureux d'avoir de vos nouvelles par vous-même, si toutefois vous ne deviez éprouver à me les donner aucune fatigue. Permettez-moi, mon bien cher, de vous embrasser cordialement et de me dire votre ami très dévoué et reconnaissant. A. DE FÉRIET, Pension des Etrangers, Menton (Alpes-Maritimes).

Mille fois merci encore de votre bon et beau livre (37).

En dépit de l'invitation à lui écrire, ce ne sera qu'en 1877 que Joseph Rousse et A. de Fériet entameront une correspondance momentanément plus active, motivée prin-

(37) Bibl. mun. Nantes.

cipalement par la mort de l'abbé Léon d'Arbois de Jubainville et par le désir de sa sœur aînée de voir rédiger pour ses neveux un opusculé destiné à leur faire connaître les vertus de leur oncle.

Mais combien durant cette période de dix années l'existence de Joseph Rousse va être remplie d'événements !

Pour rétablir une santé que le climat nantais ne paraît guère favoriser, il va d'abord se rendre en Italie, puis il fera des saisons près de la côte d'Azur et dans les Alpes.

Des souvenirs de ses voyages en Italie il rapporte quelques poèmes auxquels il en ajoute quelques autres où ses sentiments nationalistes bretons se manifestent nettement. Il en fait un recueil : *Poèmes italiens et bretons* (38) qui lui vaut notamment des éloges de Victor de Laprade, qu'il a vu à Lyon où il s'est arrêté dans son voyage d'aller pour lui rendre visite, et du député de la Loire-Inférieure, P. Dubois, directeur du journal *Le Globe*, sans que ni l'un, ni l'autre n'insistent sur les poèmes spécifiquement bretons.

Puis c'est la guerre de 1870. A Pornic, qu'il ne quitta pour ainsi dire pas, il fit la connaissance du grand économiste et pacifiste Frédéric Passy (38). Durant le siège de Paris, celui-ci avait jugé utile de quitter son hôtel de la rue Labordère, à Neuilly, pour y mettre sa famille en sûreté. L'exil, même volontaire, n'est jamais agréable. Grâce à Joseph Rousse, ce séjour fut mieux que supportable.

Frédéric Passy fut de ceux qui l'encouragèrent à se présenter au conseil général pour le canton de Pornic. Les anciens conseillers généraux avaient été en quelque sorte démis. L'Assemblée nationale, réunie à Bordeaux, le 10 août 1871, avait voté la loi qui étendait la compétence de ses élus. Le canton de Pornic avait été représenté par le

(38) Frédéric Passy est né à Paris en 1822. En 1867 il avait été l'un des fondateurs de la *Ligue internationale de la paix* dont il était devenu le secrétaire général. Avant son arrivée à Pornic il avait écrit une bonne demi-douzaine d'ouvrages importants depuis les *Mélanges économiques* jusqu'au *Principe de la Population : Malthus et sa doctrine*. En 1871 il fut élu successivement député à l'Assemblée nationale par le département de la Seine et conseiller général en Seine-et-Oise. Il devait mourir à Neuilly en 1912.

bonapartiste Pitre-Aubinai. Joseph Rousse eut non seulement à le combattre, mais encore à lutter contre le comte de Chevigné, candidat légitimiste. Il avait été élu au second tour le 15 octobre.

Il se tailla tout de suite, dans la minorité libérale, une place importante qui lui valut, d'une part les encouragements et les sollicitations de Frédéric Passy pour qu'il défendît au conseil général de la Loire-Inférieure les thèses qui lui étaient chères relativement à la paix et à l'éducation de la démocratie, et, d'autre part, l'offre d'Auguste Perret de collaborer assidûment au journal qu'il venait de créer, *l'Indépendance de l'Ouest* (39).

Joseph Rousse ne devait y collaborer que deux mois, jugeant la direction d'Auguste Perret trop molle et trop incertaine.

C'est en 1872 qu'il forma le projet de se marier avec la sœur des Rousselot, les banquiers de la rue Lafayette, à Nantes. Il avait rencontré Marie Rousselot dont il avait apprécié la piété, l'intelligence et le charme. Mais avant de réaliser ce projet, vite partagé par la jeune fille, il voulut lui assurer une existence que son cabinet d'avocat, souvent délaissé, ne pouvait garantir.

Il sollicita une nomination de juge à l'un des tribunaux civils de la Loire-Inférieure. S'il fut nommé par décret du 30 octobre 1872 juge au tribunal civil de Lannion, il reçut

(39) Le *Larousse du XX^e siècle* considère Paul Perret comme « un écrivain élégant et agréable » et cite quelques-uns de ses nombreux ouvrages dont la plupart sont des romans. Il était né à Paimbœuf en 1830, mais, tout en ayant l'esprit attiré vers son département d'origine, résidait à Paris. Il venait passer les vacances de l'été à Pornic où il avait des cousins, les Jacquier, et fréquentait intimement chez les Rousse. C'est à Pornic qu'il devait mourir au cours de l'été 1904. Joseph Rousse vint de Nantes pour assister à son enterrement.

Auguste Perret avait une fille qui, quoique très jolie, ne se maria pas. Elle voyagea beaucoup, puis vécut de longues années à Nantes, 14, place de l'Oratoire. Alfred Gernoux tenait d'elle que son père avait été l'ami à Paris d'Alexandre Dumas fils, de Victorien Sardou et de Lavedan ; à Nantes, de Mgr Fournier, des Waldeck-Rousseau et des Wismes ; à Savenay, des Toulmouche et des Hérédia ; au Croisic, des Merson. Elle évoqua aussi son grand-père Jouffroy, membre de l'Institut. En 1952, Mlle Perret était âgée de 86 ans (lettre d'Auguste Perret du 19 juin 1904. Bibl. mun. Nantes). — Paul Perret était républicain à la mode de M. Thiers. Il avait eu un certain penchant pour la révolution de 1789 ; mais dans ses dernières années il avait révisé à son sujet des idées qui lui avaient été trop favorables.

à peu près en même temps l'assurance qu'il n'y demeurerait pas longtemps. « Comme vous me le dites, lui écrivait son intercesseur, L. Guibourd, auprès du ministre de la Justice, c'est bien loin, et la résidence est probablement assez triste... »

Pourvu de la situation de juge, Joseph Rousse épousa Marie Rousselot au début de janvier 1873 et le couple ne se déplut pas trop à Lannion, en raison surtout de la proximité des sites de la côte de Granit. Mais dès avril il était appelé dans les mêmes fonctions au tribunal de Châteaubriant.

Les fonctions de juge laissent des loisirs. Il continua de collaborer (vers et prose) à la *Revue de Bretagne et de Vendée*, il rima quelques poèmes qui prendront place plus tard dans le recueil auquel il donna le simple titre de *Poésies* (40), prit une part plus active aux sociétés bretonnes, la *Société académique de Nantes*, la *Société des Bibliophiles bretons*, l'*Association bretonne* dont les aspirations lui plaisaient et dont il fréquenta quelques congrès, où la lecture de ses poésies fut chaleureusement accueillie.

Néanmoins sa santé demeurait assez précaire et il estima, en raison de ses nombreuses absences, devoir renoncer à la magistrature pour collaborer, bien qu'il fût loin d'être un homme d'argent, à la banque de ses beaux-frères. Il est vrai qu'elle tendait à périliter, incapable, comme il a été dit précédemment, de lutter contre les agences des grandes sociétés de crédit.

En 1874, le canton de Pornic appartenant à la première série des cantons qui avaient à réélire leur conseiller général, il se représenta et fut élu dès le premier tour contre le notaire de Pornic Thibaud et le comte de Chevigné.

Ce grand succès devait l'inciter à se présenter, aux élections de 1876, à la députation dans l'arrondissement de Paimbœuf comme « candidat républicain constitutionnel ». Mais il éprouva un échec cuisant devant le comte de Juigné, candidat légitimiste, échec dont le souvenir contribua en 1880 à lui faire abandonner la politique.

(40) In-16°, Aubry, Paris, 1875.

Entre temps, grâce à Emile Péhant, grâce aussi à quelques-uns des habitués du salon de madame Riom, il était entré en relations avec plusieurs félibres. Léon de Berluc-Perussis, qui publia durant quelques années un *Almanach du Sonnet*, lui en demanda un. Il correspondit avec Roumanille, avec Aubanel, même avec Mistral.

Il avait eu la joie de voir naître deux filles, Jeanne, la future Mme Benoist, Anne-Marie, la future Mme Joseph Bridon.

Ainsi joies et chagrins s'étaient mêlés. La politique l'avait déçu et devait le décevoir davantage. Mais il goûtait intensément le bonheur d'une vie familiale où les deux époux étaient remarquablement assortis. Il allait souvent à la bibliothèque de Nantes dont Emile Péhant était le conservateur, et se rendait souvent aussi boulevard Delorme, où Mme Riom tenait un salon littéraire.

Mais le 6 mars 1876, Emile Péhant mourait, alors qu'il avait adressé à quelques littérateurs et à quelques amis un exemplaire de ses *Poésies*. Rousse en fut très affecté et composa à la mémoire de celui que, après Chateaubriand, Lamartine et Brizeux, il considérait comme son maître, un très beau poème que le *Phare de la Loire* publia dans son numéro du 6 avril.

Peut-être sera-t-on heureux d'en trouver ici la reproduction.

A la mémoire d'Emile Péhant (41)

Comme ces vieux palais de Sienne et de Vérone,
Rougeâtres ou noircis, d'un style étrange et fier,
Maître, j'aimais vos chants dont la grandeur étonne,
Où vivent les héros de l'histoire bretonne,
Femmes au noble cœur, guerriers bardés de fer.

(41) Fils d'un médecin, Jules-Emile-Fulgence Péhant était né à Guérande le 19 janvier 1813. Son père mourut alors qu'il était encore très jeune, en sorte que, dans son enfance, il connut la misère à Paris, où il s'était rendu dans l'espérance de faire une carrière littéraire. Avocat sans causes à la cour de Paris, grâce à ses amis Alfred de Vigny et Villemain, il fut nommé régent de rhétorique au collège de Vienne où il se lia avec Ponsard, puis régent de philosophie au collège de Tarascon, où il eut pour élève J. Roumanille, sur lequel il exerça une grande influence. Il devint enfin conservateur de la bibliothèque de Nantes dont il rédigea le Catalogue. Il mourut le

Poète, vous étiez de la race de Dante :
 Vos tableaux sont remplis de sang et de terreur,
 Mais sur les tours fleurit l'œillet rose ou la menthe,
 Dans les camps, l'oiseau vient chanter sur la tenté,
 Aux ombres vous mêlez quelque blanche lueur.

Votre âme bouillonnait comme celle d'Eschyle
 En voyant l'injustice et la fatalité.
 Loin du riche insolent et du pauvre servile,
 Au-delà de la terre, elle espérait asile,
 Pleine d'âpres désirs de l'immortalité.

Aujourd'hui, vous pouvez sonder le grand mystère :
 Vous lisez l'avenir dans le Livre éternel.
 En passant le Léthé de Virgile et d'Homère,
 Vous aviez oublié votre jeunesse amère.
 Mais les vieux souvenirs refleurissent au ciel.

Quand Brizeux s'en alla « vers une autre Bretagne »,
 Sur les bords du Blavet se sculpta son tombeau (42).
 Barde, il eut préféré, dans l'aride campagne,
 Un grisâtre menhir au pied d'une montagne,
 Parmi la brande verte où coule un frais ruisseau.

Vous, chante de Clisson et de Jeanne la Flamme,
 Poète des combats, où dormirez-vous mieux
 Qu'à l'ombre des remparts où s'éveilla votre âme,
 Où le nom des Montfort fit naître votre drame,
 Près des murs de Guérande où dorment vos aïeux ?

Sur ses douves encore passera l'hirondelle,
 Comme un rapide éclair effleurant le roseau ;
 Les cloches tinteront dans la haute tourelle,
 La mer vous bercera de sa plainte éternelle,
 Et la gloire viendra dorer votre tombeau.

La gloire... ou plutôt presque l'oubli.

6 mars 1876. Il avait écrit des poésies nombreuses, surtout des sonnets, et deux poèmes épiques : *Jeanne de Belleville* (1868) et *Jeanne la Flamme* dont seule la première partie, le *Siège de Nantes*, a été publiée en 1872.

(42) Mort à Montpellier en 1858, chez son ami Saint-René-Tailandier, Brizeux fut inhumé à Lorient où une statue lui fut élevée et inaugurée à la fin de l'été 1888 par Ernest Renan et Jules Simon.

Replié sur lui-même, Joseph Rousse s'adonna davantage à la poésie, soutenu et compris par celle dont il avait fait sa compagne.

Avec un sensible retard, rappelé à ses amitiés anciennes par la mort de l'abbé d'Arbois, il envoya à Fériet son recueil de vers *Poésies* dans le courant du mois de mars 1877.

Celui-ci devait lui répondre le 13 avril et solliciter la connaissance des lettres que Léon d'Arbois de Jubainville lui avait adressées.

Nancy, 13 avril 1877.

Mon cher ami. J'ai été vivement touché en recevant, il y a une dizaine de jours, ce charmant volume de poésies, dont l'envoi me prouvait, de la manière la plus aimable, que je n'étais pas tout à fait oublié de vous. Aujourd'hui j'espère encore que dix ans de plus n'ont pas effacé mon souvenir de votre cœur si affectueux. C'est ce temps si doux de notre liaison intime et de notre vie en commun à l'hôtel Fénelon que je viens évoquer, mon cher ami, sous les auspices de la mémoire bien chère de notre bon d'Arbois. Je dis, mémoire, car, hélas ! Dieu l'a retiré du milieu de nous, il est mort à Saint-Etienne, au commencement de cette année (43), pour lui donner sans doute la récompense de ses vertus, de ses travaux, de ses bonnes œuvres. Mais quelle perte pour tous ceux dont il était l'ami, le parent, le collaborateur, le directeur et le père ! On voudrait, au moins, que ces bons exemples ne fussent pas tout à fait perdus au moins pour sa famille et pour son ordre, et sa sœur aînée, religieuse dominicaine du plus haut mérite, s'occupe en ce moment de réunir les éléments d'une notice biographique, destinée principalement (au moins quant à présent) à ses nombreux neveux. Elle s'est adressée à moi pour tout ce qui concerne son séjour à Paris avant son entrée au séminaire et m'a prié de lui faire connaître tout ce que je savais de l'existence de son frère à cette époque, de sa piété, de ses occupations, de ses œuvres, des qualités de son cœur et de son esprit, de ses relations, etc.

Elle me demande aussi de faire appel à ses autres amis, et, de fait, j'ai bien besoin que leurs souvenirs viennent m'aider à donner un peu de netteté et de précision aux

(43) Il semble que Joseph Rousse apprit la mort de l'abbé d'Arbois par une autre voie que la lettre d'A. de Fériet.

miens. Il reste une impression générale très vive et très entière, mais quand il s'agit de citer un fait, une parole, un trait de caractère, on ne trouve que le vague et l'indécision. Peut-être, cher ami, avez-vous conservé quelques lettres de d'Arbois ou quelque pièce de vers. Je vous prierais, dans ce cas, au nom de sa famille, de vouloir bien nous les envoyer ou de nous en faire des extraits. Si vous nous communiquez les lettres, elles vous seront fidèlement rendues. Joignez-y quelques notes renfermant tout ce que vous pourrez rappeler qui soit de nature à figurer dans ce travail. Ne craignez pas de nous donner beaucoup de détails. On écartera du travail définitif ce qui paraîtrait de trop. Mais on désire, pour le moment, le plus de matériaux possibles. Je vois, cher ami, et j'en éprouve beaucoup de peine (*haud ignara mali...*) que votre santé a été souvent éprouvée : j'espère qu'elle est meilleure, mais en tout cas, que l'appel fait à votre amitié ne soit pas une occasion de fatigue. A vous plus qu'à personne on pourrait demander un travail littéraire. On serait sûr de l'avoir complet et charmant. Mais ici, il ne s'agit que de quelques notes, écrites *currente calamo*, sans lien et sans préoccupation de style. Tout cela se fondra dans le travail définitif. Quelque douloureux que soit l'occasion que j'ai saisie de vous écrire, c'est avec un vrai bonheur que je me vois en rapport avec vous. Soyez-en assuré ainsi que de la fidélité des sentiments d'estime et d'affection de votre ami tout dévoué. A. DE FÉRIET, rue Bailly, 7.

Merci d'avance, très cher ami. N'est-ce pas que je n'ai pas trop présumé de votre bon cœur ni commis une indiscretion en espérant que vous voudrez bien coopérer à cette bonne œuvre ? J'écris aussi à Castanier et à Lambey (44).

Joseph Rousse s'empressa de déférer à l'invitation amicale d'A. de Fériet et lui communiqua les lettres de d'Arbois qu'il possédait et qu'il avait jalousement conservées. Mais sauf les deux lettres qui ont été reproduites au commencement de cette étude, elles n'ont pas été retrouvées.

Elles lui furent promptement renvoyées, ainsi que Fériet le lui avait promis.

Nancy, le 6 mai 1877.

Mon cher ami. Voici vos lettres que la sœur de d'Arbois

(44) Bibl. mun. Nantes.

vient de me renvoyer, en me chargeant de vous dire combien elle était reconnaissante de votre obligeance et touchée de l'excellent souvenir que vous gardez à notre ami. Vous avez dû recevoir aussi des cartes de ses frères. Je vous remercie, cher ami, en mon nom personnel, pour avoir bien voulu répondre à ma prière avec un si aimable empressement. Vous avez apporté à notre édifice une pierre qui nous servira. Lambey m'a aussi envoyé des lettres et quelques notes brèves. Je n'ai encore rien reçu de Castanier, très occupé. On se hêrte de toutes parts à cette difficulté de retrouver, dans un passé déjà si lointain, des traits assez nets pour en reconstituer une figure un peu vivante. Beaucoup de correspondances n'ont pu être conservées ; les notes mêmes de d'Arbois dans l'administration des Domaines ont été détruites pendant la Commune. Heureusement les dernières années de Léon d'Arbois offriront assez d'éléments pour que ses jeunes neveux, auxquels est surtout destiné ce travail (45), y trouvent un puissant exemple de foi, de courage et de dévouement. Vous ne sauriez croire, cher ami, combien, malgré l'amertume de cette perte, je trouve de douceur à ce retour vers des années vraiment heureuses, sur lesquelles, par la grâce de Dieu et des amitiés chrétiennes qu'il nous avait permis de former, aucun souvenir fâcheux ne vient projeter son ombre. Le présent ne m'a pas donné cette joie de fonder une famille, que j'aurais tant ambitionnée, mais il ne m'a pas tout refusé non plus. Je vis avec une excellente sœur, mariée, il y a quelques années, à un homme très bon et très distingué d'intelligence et de sentiments, qui a tous mes goûts et peint fort bien. Le ciel nous a envoyé il y a quatre mois, un petit baby (le premier) qui porte mon nom et fait notre bonheur. Vous connaissez cela. *L'atome de santé* qui me reste me permet de m'occuper presque sans relâche, et l'hiver, pendant lequel je ne sors *pas du tout*, s'écoule agréablement dans un joli atelier de peinture que je me suis fait construire récemment.

Pour vous, mon cher ami, malgré le chagrin qui vient encore de vous frapper dans d'aussi douloureuses circonstances, il me semble que vous jouissez de tout le bonheur qu'on peut désirer en ce monde. J'ai été heureux de l'apprendre, et je vous remercie mille fois de m'avoir donné des détails que j'ai seulement trouvés trop courts. Cette sœur,

(45) Ce travail a-t-il été établi ? M. P. d'Arbois de Jubainville, neveu de l'abbé Léon d'Arbois de J., n'en a pas eu connaissance.

que vous avez perdue, n'est-[ce] pas celle qui était mariée à Ernest Bridon (46) que je n'ai pas oublié ?

Merci encore, bien cher ami, je me féliciterais vraiment d'une occasion qui me permettrait encore d'avoir de vos nouvelles, et, en attendant, je vous prie de croire toujours à la vieille et sincère affection de votre ami de vingt ans, A. DE FÉRIET (47).

Enfin une troisième lettre, plus personnelle, plus intime, s'il est possible, clôt ce renouveau de correspondance.

Nancy, le 19 9^{bre} 1877.

Mon cher ami. Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir, au milieu de vos douloureuses préoccupations, donné un si bon témoignage de sympathie, et je prends une part d'autant plus vive à vos angoisses que je viens de les éprouver moi-même pendant quatre mois. Quelle agonie de vivre sous la menace d'un si affreux malheur, de lutter, de se débattre sans cesse, tout en étant certain qu'on ne sera pas le plus fort ! Pour moi, il m'était impossible de désespérer tout à fait à cause de la bonne constitution de ma sœur qui n'avait *jamais* été malade. Nous nous flattions au moins de l'espoir de la conserver pendant des mois encore, quand une crise imprévue nous l'a enlevée en quelques instants. Oui, mon cher ami, je perds tout, car j'avais concentré sur ma sœur bien aimée toutes les tendresses dont le cœur humain est capable. Elle m'avait donné un intérieur cher et charmant où elle continuait, pour moi, les soins, l'affection et toutes les traditions de nos bons parents. Tout mon doux foyer s'écroule avec elle. Vous, du moins, mon cher ami, vous avez le vôtre, où vous trouvez toujours, avec la consolation, le bonheur. Je ne vous en plains pas moins bien sincèrement dans votre affliction actuelle, et je plains surtout votre excellent beau-frère (48) que je n'ai point oublié. Il sait heureusement où trouver la consolation. C'est là que je la cherche aussi. Demandez à Dieu, mon cher ami, de ne pas me la refuser, et croyez à mes sentiments de constante et de bien vive affection. A. DE FÉRIET (49).

(46) C'est effectivement sa sœur Marie, l'épouse d'Ernest Bridon, sa sœur préférée, que Joseph Rousse avait perdue à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

(47) Bibl. mun. Nantes.

(48) Sur Ernest Bridon, voir *supra* note 15.

(49) Bibl. mun. Nantes.

Oui, en dépit des déboires que lui avait causés la politique, en dépit des attaques du parti légitimiste et du clergé lors de sa candidature malheureuse de l'année précédente, en dépit d'un état de santé déficient l'obligeant à des séjours dans les villes d'eau des Alpes, en dépit de la mort de la mieux aimée de ses sœurs, Joseph Rousse ne manquait pas de consolations : il avait sa femme, deux fillettes, son foyer, la poésie.

En 1878, il fit paraître à Paris, chez l'éditeur Martin, ses *Cantilènes*, au nom particulièrement expressif, puisque la cantilène (et Joseph Rousse savait le français), qui est à la fois mélodieuse, grave et sentimentale, exprimait en somme les caractéristiques essentielles de son caractère.

Il en reçut des compliments, notamment d'Eugène Manuel, de Th. Aubanel et de Roumanille.

Mais Joseph Rousse avait aussi un tempérament inquiet, passionné, en dépit d'une apparente froideur et d'une réelle discrétion, et un sens élevé du devoir. Une des plus grandes douleurs de son existence devait lui être causée par la nécessité où il fut d'intervenir à la séance du conseil général du 8 avril 1880.

Ce jour-là vint en discussion un projet de résolution condamnant les décrets des 29 et 30 mars précédent accordant trois mois aux jésuites pour se disperser et évacuer les établissements qu'ils occupaient, et un délai égal aux congrégations et communautés non autorisées pour se mettre en règle avec la loi du 18 mars.

Joseph Rousse désapprouvait les décrets, non seulement parce qu'il demeurait profondément chrétien, mais encore, quoique (et peut-être parce que) républicain : ils portaient, à son avis, atteinte à la liberté de conscience. Il avait désiré ne pas intervenir et, pour une fois, voter avec la majorité des conseillers de droite et d'extrême-droite.

Or des interventions de plusieurs de ses collègues l'amènèrent à demander la parole pour un fait personnel. Il expliqua sa position et conclut : « Je ne veux pas renier mes principes d'autrefois et je persisterai jusqu'à la dernière heure, comme je l'ai fait depuis neuf ans, à défendre la République tant que je le pourrai, et la liberté de

conscience comme je le puis. Ce ne sera plus long désormais (50). »

Non seulement la déclaration de Joseph Rousse avait déchaîné le tumulte à droite, mais encore le préfet Herbette devait obtenir « du ministère la suppression au volume des procès-verbaux du conseil général de la discussion où [il avait] attaqué les décrets du 29 mars 1880 (51) ».

Sa décision était d'ailleurs prise de ne pas solliciter le renouvellement de son mandat (52).

L'attitude qu'il avait adoptée alors lui valut de nombreuses approbations de milieux très divers, parmi lesquelles celle de Mme Vesco (Marie Delorme, la petite-fille des Hardouin, dont le mari avait été peu auparavant nommé receveur particulier des finances à Quimper) (53).

Les élections au conseil général passées, Joseph Rousse, dont la santé laissait toujours à désirer, alla passer quelque temps dans les Alpes et en Suisse. Il ne manqua pas au retour de visiter plusieurs des lieux où demeurerait toujours vivant le souvenir de Lamartine.

Cette année 1880 fut encore marquée par la naissance de Madeleine, sa troisième et dernière fille, dont la venue estompa un peu le chagrin que lui causa la mort de son frère Adolphe (54).

(50) *Le Phare de la Loire*, n° du 9 avril 1880.

(51) Mss. Rousse. Renseignements communiqués par M^{me} Benoist, sa fille aînée.

(52) Joseph Rousse avait été sollicité de poser à nouveau sa candidature. Le parti légitimiste, sans doute pour lui faire un peu oublier ses attaques de 1876, l'avait fait assurer que, s'il se présentait, il ne lui opposerait pas de candidat. Fidèle à sa parole, il ne céda à aucune instance. En juillet 1880 il fit campagne en faveur du maire de Pornic, son cousin Chollet, candidat républicain modéré qui fut élu le 1^{er} août. Au dernier moment, le parti légitimiste lui avait opposé le propre beau-frère de Joseph Rousse, Ernest Bridon.

(53) Léon DUBREUIL, *Une amitié de Joseph Rousse : Marie Delorme*.

(54) Occupé par ses démarches et ses contrariétés politiques et ravi de la naissance d'une troisième fille, Joseph Rousse parut moins frappé qu'on ne l'aurait cru par la mort de son frère Adolphe. Ce n'était que l'apparence. Il lui consacra plus tard, vers 1893, une notice biographique, à propos de laquelle G. Maublanc écrira : « ... Vous savez toute l'amitié que je portais à Adolphe ; vous savez aussi combien j'ai regretté sa perte ; votre brochure redouble mes regrets ; elle montre en effet que nous n'avons pas seulement perdu un ami, bon, sûr et dévoué, mais aussi, ce que je n'ignorais pas, un artiste d'un grand talent, un poète, le pinceau à la main, le vrai frère

Bien qu'il n'ait fait aucune publicité, aucun battage, son renom de poète s'était fortement établi. Aussi l'éditeur Lemerre montre-t-il un certain empressement à publier en 1882 son cinquième recueil de vers, *Poësies bretonnes*.

Si Joseph Rousse n'avait pas envoyé ses *Cantilènes* à Fériet (du moins n'en existe-t-il aucune trace), il n'oublia pas de lui adresser son dernier volume. Fériet ne tarda pas à lui en accuser réception.

Nancy, le 4 mai 1882.

Mon bien cher ami. J'ai reçu le beau volume où vous avez réuni comme en un seul écriin toutes vos poésies si délicatement ciselées, et ma santé m'a seule empêché de vous en remercier plus tôt : vous ne doutez pas du plaisir que ce charmant recueil a dû faire à l'amateur d'art et de poésie ; vous pensez bien aussi que cette aimable attention a été au cœur de l'ami dont vous n'avez pas perdu le souvenir après tant d'années ; mais ce que vous ne pouvez savoir, c'est que votre muse, à la voix si élevée et si douce en même temps, est venue apporter à un malade gravement atteint un remède bienfaisant et une réelle consolation à une âme profondément affligée. Le mal qui me mine depuis longtemps, auquel je n'ai résisté qu'à force de soins et de précautions, est entré il y a 3 mois dans une phase exceptionnellement grave. Je lutte encore, mais peut-être le moment est-il proche où il faudra brûler ses dernières cartouches. Au moment le plus aigu de cette crise j'ai perdu le dernier être aimé resté auprès de moi, une bonne et vénérable tante qui me prodiguait ses soins et sa tendresse. Je suis *seul* maintenant dans la maison paternelle autrefois remplie d'êtres unis par la plus étroite affection. Cependant je serais ingrat envers la Providence de me plaindre trop amèrement. Des personnes dévouées me servent et me soignent, et d'excellents amis m'entourent d'attentions empressées et délicates. Et vous-même, mon cher Rousse, n'êtes-vous pas venu à moi, en dépit du temps, de l'éloignement et de l'ignorance où vous étiez de toutes mes épreuves. Combien je vous suis reconnaissant ! Vous avez conservé, je le vois bien, votre cœur bon et affectueux si digne du bonheur qui, autant que des allusions discrètes me permettent d'en juger, a été finalement, après de mauvais jours,

en un mot de *l'autre* qui tient la plume. Adolphe était une nature d'une exquise sensibilité et d'une rare délicatesse de sentiments... »
Bibl. mun. Nantes.

votre lot en ce monde. Que j'aime à suivre dans vos vers la silhouette de cette charmante femme et de ces deux enfants (deux jolies fillettes, n'est-ce pas ?) (55) qui passent à travers de riants paysages. Vous voyez que j'ai déjà eu le temps de faire connaissance avec votre livre, mais je veux déguster lentement, soigneusement, votre nectar poétique, sûr que les dernières récoltes sont dignes de la première (56) que j'ai tant appréciée. Bien des vers s'en sont gravés dans ma mémoire pour ne plus s'en effacer. Ce qui ne s'en efface pas, non plus, mon cher ami, ce sont vos traits, bien que je n'en aie pas, à mon grand regret, vu une image. Aussi ai-je toujours devant les yeux le jeune Breton aux joues rondes, au teint rose, aux lèvres épanouies, et je ne me représente pas bien le poète arrivé à l'été de sa vie. Savez-vous qu'un petit, tout petit portrait, aurait bien fait au frontispice de votre volume ! Mais il nous donne mieux qu'une image de vos traits, celle de votre âme à la fois ardente et contenue, de votre imagination vive et pure, et de votre vie souvent éprouvée, mais toujours consolée et bénie, ce me semble.

Je vous remercie donc encore mille fois, cher ami, vous demande de temps en temps une petite pensée, et vous quitte car je ne puis écrire sans beaucoup de peine, et on s'en aperçoit à ce griffonnage qui a été laborieux et qui se recommande à toute votre indulgence.

Croyez, cher ami, aux sentiments bien sincères de sympathie et d'affection que vous garde votre dévoué vieil ami.
A. DE FÉRIET (57).

Joseph Rousse pensa certainement à la lecture de cette

(55) En réalité Joseph Rousse avait trois filles, mais la dernière était alors si bébé qu'il n'avait guère dû en faire mention dans ses lettres. L'aînée, Jeanne, devait épouser M. Benoist, de Blain, qui représenta les Messageries Maritimes à Madagascar. Devenue veuve et retirée à Pornic elle y fut élue conseiller municipal dès que les femmes eurent accès aux fonctions électives. Sa sœur, Anne-Marie, devait épouser Joseph Bridon, fils d'Ernest Bridon et de Marie Rousse, la sœur préférée de Joseph Rousse. Elles avaient alors (1882) huit ans et six ou sept ans. Toutes les deux atteignirent un âge avancé. Madeleine, née en 1880, devait mourir célibataire à l'âge de trente-quatre ans.

(56) *Au Pays de Retz*. C'est sans doute l'ouvrage le meilleur de Joseph Rousse. Victor de Laprade, peu avant sa mort, estimait que *Poèmes italiens et bretons* étaient mieux élaborés. Sans insister sur ce qu'Audren de Kerdrel considérait trop de rimes de *Poésies bretonnes* et de *Chants d'un Celte* comme insuffisantes, on rappellera que seul *Au Pays de Retz* fut l'objet de deux rééditions.

(57) Bibl. mun. Nantes.

lettre, que les jours de son ami de l'hôtel Fénelon étaient désormais comptés. Il lui envoya une de ses photographies dont A. de Fériet le remercia par une lettre qui fut vraisemblablement la dernière.

Bouxières-aux-Dames, près Nancy, le 13 juillet 1882.

Mon cher ami. Une installation à la campagne, toujours laborieuse pour un malade, un nouveau deuil de famille, et enfin l'influence du mauvais temps sur ma santé m'ont empêché jusqu'ici de vous dire la vive joie que m'ont causée votre excellente lettre et son contenu. Quelle aimable pensée vous avez eue de venir ainsi me visiter en personne et me dire en quelque sorte de votre propre bouche ces bonnes et affectueuses paroles, car votre portrait est vraiment *parlant* (58). Comme il est bien fait et qu'il doit être ressemblant ! j'en suis convaincu, bien que *près d'un quart de siècle* écoulé m'ait un peu changé mon jeune Breton. Mais la belle et bonne figure que je retrouve me console du changement, d'autant plus que je sais bien que le cœur est resté le même. Quant aux traits, comme ils révèlent bien le poète, l'homme de cœur et l'homme heureux ! heureux de ce bonheur intime et du foyer, le seul vrai, qui s'exhale, çà et là, de vos vers comme un doux parfum, et que votre lettre me confirme. Je souhaite du fond de l'âme que vous en jouissiez longtemps, mon cher ami, de ce bonheur dont vous êtes si digne et qu'il ne soit plus troublé par les défaillances de votre santé. Je suis pourtant intéressé à ce que vous retourniez à Evian (59) l'an prochain, mais vous irez par reconnaissance, et alors quel bonheur pour moi, si Dieu me prête vie, de me trouver sur votre route. Croyez bien que je ne désespère pas, non de guérir (ceci est impossible) mais de vivre encore. Mais je n'ai pas non plus le droit d'espérer au point où j'en suis. Je tâche de vivre au jour le jour, jouissant avec gratitude des biens que Dieu me laisse, des douceurs de l'amitié surtout ! Elle me console beaucoup de souffrances dont la plus amère n'est pas le mal sans trêve et

(58) Outre le portrait au frontispice de l'édition du Centenaire, *Au Pays de Retz*, nous ne connaissons que le portrait qui figure dans *l'Almanach de l'Union Régionaliste Bretonne* pour 1910. Il accompagne une notice consacrée à Joseph Rousse. Joseph Rousse, à la demande du marquis de l'Estourbeillon, président de l'U. R. B., avait prononcé le 9 août 1907 le discours d'ouverture au congrès de Ros-trenen.

(59) Il avait fait une cure à Evian en août 1880.

sans espoir, mais l'absence de tous ces êtres chers qui m'entouraient. Les preuves d'affection me sont donc bien précieuses, et je vous remercie infiniment, mon cher ami, de celles que vous voulez bien me donner. Comme je suis touché aussi de l'aimable et trop indulgente sympathie de madame Rousse et de la petite prière de vos chers petits anges ! Ah ! je ne doute pas qu'elle me porte bonheur. Enfin, mon cher ami, vous avez voulu faire passer mon nom à la postérité, en me dédiant une de vos jolies poésies, surprise qui m'a fait grand plaisir et dont je vous remercie mille fois. Voilà que je finis par où j'aurais dû commencer, vous dire encore tout le cas que je fais de vos belles poésies. Comme grâce de la pensée, charme d'expression, justesse et finesse des touches, les dernières pièces sont tout à fait dignes des autres. Mais, vous le dirai-je, je garde une petite préférence pour *Au Pays de Retz*, sans doute, parce que ces vers, je les ai connus et aimés les premiers, peut-être aussi parce que la note douloureuse qui y résonne plus souvent leur donne quelque chose d'un peu plus intime et pénétrant.

Il ne me reste qu'une toute petite place, très cher ami, pour vous serrer affectueusement la main, offrir mes respectueux hommages à madame Rousse, une caresse à vos chérubins, et me dire votre bien dévoué et reconnaissant vieil ami. A. DE FÉRIET (60).

On peut considérer que, avec cette lettre d'A. de Fériet, se clôt la période d'échange des souvenirs de l'hôtel Fénelon. Joseph Rousse semble avoir perdu de vue Surcouf, Lambey, Prunier et quelques autres. Castanier vit et vivra encore d'assez nombreuses années, mais Joseph Rousse n'aura de ses nouvelles qu'en 1893.

Sans doute ces souvenirs sont encore présents chez lui et chez Ernest Bridon. Mais leur parenté par alliance et même leurs dissentiments politiques momentanés ont recouvert de considérations tout autres la fraîcheur qu'ils avaient gardée chez Léon d'Arbois de Jubainville, chez Fériet et chez Castanier.

Leurs lettres, celles dont nous avons eu connaissance, échappées à la dispersion et à la destruction, permettent de recréer la psychologie en mouvement d'un poète qui ne mérite pas l'oubli dans lequel il paraît tombé.

(60) Bibl. mun. Nantes.

Sans doute ne se sont-ils pas revus (à moins qu'il y ait eu une rencontre de Joseph Rousse avec l'abbé d'Arbois quand celui-ci résidait à Angers), mais, grâce à eux et aussi grâce aux vers de celui qu'ils appelaient parfois leur « jeune Breton », il est possible de se rendre un compte très exact de l'évolution d'une pensée demeurée avant tout sentimentale et, pour reprendre un mot d'Ernest Renan, surtout « domestique ».

Les fantaisies de la jeunesse, fantaisies bien anodines, atténuées par la maladie, sont oubliées, malgré les désillusions et les deuils. Joseph Rousse demeure avant tout un poète élégiaque, de la lignée de Brizeux. Mais ses incantations nationalistes, auxquelles ses amis de jeunesse ne font jamais allusion, n'ont pas la tonalité de celles d'Emile Péhant, par exemple. S'il s'anime contre la France et les Français c'est tout de même avec une certaine modération, car les pièces les plus expressives sont, dans des recueils de vers, comme perdues parmi celles qu'expriment des sentiments plus en rapport avec la nature apaisée du pays de Retz, avec le charme de son foyer.

Sans doute aussi, a-t-il, depuis quelques années, retrouvé les Hardouin et Marie Delorme devenue Mme Vesco, mais les souvenirs, que ceux-ci lui rappellent, n'ont guère de rapport avec ceux de l'hôtel Fénelon, de la faculté de droit et du cercle des étudiants catholiques. Ce sont des souvenirs, pour ainsi dire extérieurs à ces années de formation spirituelle.

JOSEPH ROUSSE, DE 1882 A 1909

L'année 1882, qui put être celle de la mort d'A. de Fériet, fut aussi celle de la mort de la mère de Joseph Rousse : Ernestine Griffé s'éteignit à Pornic le 21 octobre, à l'âge de soixante-douze ans.

Quatre ans plus tard, Joseph Rousse réunira les poésies, qu'il avait composées depuis, sous le titre *Chant d'un Celte* (61). Elles lui valurent des éloges, pour le charme de

(61) In-16°, Lemerre, Paris, 1886.

ses vers, de Bretons qu'on aurait pu croire plus engagés dans le renouveau de leur province, Frédéric Saulnier, Audren de Kerdrel, La Villemarqué, etc., l'approbation de Mistral, une aimable réserve d'Edouard Pailleron (62).

Quelques mois plus tard, au cours de l'année 1887, il eut l'immense chagrin de la mort prématurée de sa femme, avec laquelle il avait vécu dans la plus grande intimité du cœur et de l'esprit. Durant quelque temps il ne songea qu'à en perpétuer le souvenir, en faisant imprimer à petit nombre d'exemplaires pour ses proches et pour ses amis, les lettres de la jeune fille, puis celles de la femme mariée.

Ses poésies (car il ne saurait se passer de rimer) sont empreintes de tout ce qui avait fait le charme et le bonheur de son existence, sans que pour cela il néglige ses autres affections et les pensées avec lesquelles il avait vécu depuis son retour de Paris. Le dernier recueil de vers qu'il publiera aura pour titre *Chants de Deuil* (63).

Il n'oubliait pas non plus ses responsabilités à l'égard de ses trois fillettes, dont deux étaient devenues presque des jeunes filles. Il avait engagé une bonne partie de ses ressources dans la banque de ses beaux-frères. Il était temps qu'il s'occupât de chercher une fonction rémunérée qui le délivrerait de certains soucis parfois lancinants. Le poste de sous-bibliothécaire de la ville de Nantes étant vacant, il le sollicita et l'obtint d'emblée. C'était en 1891. Quatre ans plus tard il devint le conservateur de cette bibliothèque. Il devait en exercer les fonctions jusqu'en 1908.

Le principal souci de Joseph Rousse fut de continuer l'œuvre bibliographique d'Emile Péhant. Le catalogue de la bibliothèque, qui fut un monument du genre en son temps, fut son principal souci (64). S'il rima, ce fut sans le souci

(62) « ... Ce n'est pas que je ne fasse quelques réserves sur le fond de quelques-unes de vos poésies. Vous vous étonneriez de me voir approuver le séparatisme de *l'Indépendance bretonne*, par exemple. Mais si je ne trouve pas bon tout ce que vous dites, je trouve toujours bien votre façon de le dire... » Bibl. mun. Nantes.

(63) In-16, Grimaud, Nantes, 1890.

(64) Alfred GERNOUX, *La portée de l'Exposition du Bicentenaire : quatre siècles de culture à la Bibliothèque municipale*, dans le *Populaire de Nantes*.

de publier ses vers, tournant sa pensée vers des œuvres en prose, dans lesquelles il s'attacha à des précisions familiales, en même temps qu'à l'exaltation des sentiments bretons qui lui devenaient de plus en plus chers. Le principal ouvrage auquel il s'attacha est celui qu'il publia en 1895, *La Poésie bretonne au XIX^e siècle* (65), où il montra un grand souci de l'objectivité sans toutefois y toujours parvenir. Son but : il l'indiqua en terminant : « En écrivant ce volume consacré presque entièrement aux morts, j'ai eu pour but la gloire de la Bretagne.

« Bien des poètes de valeur resteraient ignorés, s'il ne se trouvait personne pour tirer de la tombe leurs meilleures productions quand ils ont disparu.

« Mon désir est que ce livre conserve leur souvenir et soit comme cette petite lampe qu'on allumait autrefois de nuit, au milieu des cimetières, dans une tourelle appelée la Lanterne des morts (66). »

Joseph Rousse avait pris sa retraite en 1908 et avait été remplacé à la conservation de la bibliothèque par Giraud-Mangin.

Il s'était rendu à Paris pour quelques affaires. Il y mourut presque subitement le 10 mai 1909.

Son corps fut inhumé à Pornic

Un rédacteur sans doute occasionnel du journal *l'Express de l'Ouest*, qui signe X-Y-Z, et qui l'avait bien connu, a esquissé son portrait avec beaucoup de bonheur (numéro du 16 mai).

« ... J'ai connu peu d'hommes dans ma longue carrière dont le *physique* s'harmonise si bien avec la noblesse des sentiments.

« Grand, mince, distingué jusqu'au bout des ongles, avec une douce figure, il avait une affinité d'esprit et une

(65) *La Poésie bretonne au XIX^e siècle*, étude illustrée de 23 portraits, in-18, Lethielleux, Paris, 1895. Il est rare de trouver un exemplaire de cet ouvrage dans lequel les portraits n'aient pas été découpés.

(66) Outre la *Poésie bretonne au XIX^e siècle*, Joseph Rousse publia *Notes sur les familles Le Clartais et Le Roy du Fumet*, in-8°, Vannes, 1893 ; les *Lieutenants de Charette*, in-12, Cier, Nantes, 1899 ; *Drames et Récits bretons*, in-8°, A. Dugas, Nantes, 1902, et diverses brochures ayant d'ordinaire trait à des membres de sa famille ou à des événements familiaux.

abnégation de lui-même dans ses hautes connaissances qui charmaient.

« On aurait dit, la plupart du temps, qu'en lui demandant quelques renseignements sur telle ou telle « chose », on lui rendait service.

« Nul, sous ce rapport, ne savait mieux que M. Rousse intervertir les rôles.

« Je pense bien souvent que jamais une mauvaise parole n'est sortie de sa bouche.

« Quant à moi, je lui dois d'avoir été initié aux recherches quelquefois difficiles d'une grande bibliothèque comme celle de Nantes, et je ne saurais trop rendre hommage aux qualités exquisées de poète, d'érudit et de doux philosophe dont la nature l'avait doué avec une si rare prodigalité... (67). »

Léon DUBREUIL.

(67) Après la mort de Joseph Rousse, son gendre Joseph Bridon, époux de sa fille cadette Anne-Marie, recueillit certaines des poésies qu'il avait trouvées dans les papiers de son beau-père sous le titre *Les Germandrées, poésies posthumes*, 1912, où le marquis de l'Estourbeillon, Donatien Roy, Frédéric Saulnier, l'historien nantais Alfred Lallié et d'autres furent heureux de retrouver le charme des poésies de leur ami. Ce recueil, à l'édition duquel il avait collaboré, est précédé d'une préface de Giraud-Mangin, qui avait succédé en 1908 à Joseph Rousse comme conservateur de la bibliothèque de Nantes et avait pris la parole à Pornic sur sa tombe. Alfred Lallié écrira le 23 décembre 1912 : « Sa préface est parfaite, et telle que je pouvais la souhaiter pour un recueil de vers de Joseph Rousse. On sent, à la lire, qu'il avait su apprécier l'auteur et qu'il avait aperçu tout ce qu'il y avait dans son cœur de délicatesse exquise. » Bibl. mun. Nantes.

Joseph Bridon était le fils d'Ernest Bridon (*supra*, note 15) et de Marie Rousse. Il épousa sa cousine germaine Anne-Marie, fille de Joseph Rousse et de Marie Rousselot. Avocat, c'était aussi un homme de grande valeur, romancier et peintre. Il avait été l'élève de Luc-Olivier Merson et avait pour ami intime le peintre Edgard [il signe ainsi] Maxence, né à Nantes en 1871. « ... Joseph est le seul de mes amis à qui je puisse vraiment donner ce nom... » (lettre à Joseph Rousse, s. l. n. d., vers 1905). Les Bridon vivaient à Paris et avaient loué dans la maison où habitaient les Maxence. Ils venaient passer l'été à Pornic dans la vaste demeure familiale. La guerre de 1914 survint. Joseph Bridon, quoique territorial (il avait quarante ans), fut versé dans un régiment colonial et tué en Argonne, le 14 juillet 1915. Il n'avait pas eu d'enfant. Le peintre Maxence devait mourir à La Bernerie le 31 juillet 1954.